

## « Mon œuvre »

Décembre 2010

Il y a deux ans, à l'automne 2008, l'Union rationaliste m'a pris au dépourvu – et en même temps ému – en m'annonçant qu'elle m'attribuait son prix annuel « pour l'ensemble de mon œuvre ». Je ne prétends pas n'avoir jamais auparavant considéré *in petto* tout ce que j'ai fait comme une *œuvre*. Mais en pareil domaine une chose est ce qu'on se raconte à soi-même, une tout autre ce qui semble ressortir à une objectivité collective, fût-elle modeste en l'occurrence. Oui, au moment où j'entre dans ma quatre-vingt-cinquième année, je pense pouvoir considérer quant à moi le total inachevé de mes productions publiées ou inédites, pour autant que s'y manifeste de l'unité évolutive, comme formant *une œuvre*. Et de cette œuvre, j'ai envie de parler.

S'il est malaisé de parler de soi en trouvant un ton juste, le plus difficile du difficile est d'explicitier le regard intime – donc, inévitablement, l'appréciation – qu'on porte sur ce qu'on a *intellectuellement produit* ; là, nous entrons dans le scabreux. Le jugement de valeur qu'un esprit productif porte sur ce qu'il a produit – souvent du reste jugement très fluctuant, contrasté, incertain – relève au plus haut point de ce qui ne se dit jamais, sauf grave indécence, bien qu'en même temps cela tienne du secret de polichinelle pour ceux et celles qui le connaissent assez. Encore que... Je savais à peu de chose près ce qu'Althusser pensait de son œuvre bien avant d'avoir lu *L'Avenir dure longtemps* – un mixte évolutif d'opinion grandiose (dans une lettre où il me faisait la leçon sur Marx, il écrivait : prends ça très au sérieux, « ça vaut de l'or ») et d'angoisse d'être démasqué comme faussaire... Paradoxalement, j'ai moins su, après cinquante ans d'intimité spirituelle, ce que Jean-Jacques Goblot pensait de lui-même – il s'impliquait tant dans ce qu'il travaillait à penser qu'apparemment il ne lui restait plus de place pour une auto-évaluation de sa pensée... Tout de même, je doute fort qu'on puisse passer toute une vie à produire de la pensée sans se situer soi-même au moins oniriquement dans la confrérie.

Pour ce que j'ai à dire à mon propos, je dois absolument préciser d'abord un point. À ce qu'il me semble, aucun écrivain régulier n'est, quoi qu'il puisse en dire, exempt de tout amour-propre d'auteur, et je ne prétends pas faire exception ; mais je demande qu'on me croie si je dis que je n'aspire aucunement à la célébrité, en tout cas de mon vivant (et pour après, ça semble bien compromis...). La raison en est simple et forte : je tiens par-dessus tout à pouvoir *travailler tranquille*, et la très modeste expérience que j'ai pu temporairement avoir d'une relative notoriété, dans les années 70, m'a montré à suffisance que c'est insupportablement dérangeant ; alors la gloire... Très sincèrement, je ne la souhaiterais pour rien au monde. Ce qui n'empêche pas un intense sentiment de frustration à se voir systématiquement traité comme inexistant, ce qui est à peu près mon lot, hors un petit cercle de généreux. Frustration bien au-delà de l'affectif. Ce qui me motive depuis toujours à écrire, c'est de produire une pensée *agissante*, une pensée qui contribue à changer des choses, petites et si possible grandes, en un sens émancipateur ; rester ignoré, c'est donc tout manquer. Je vis cette contradiction : heureux d'être sans tracas, amer d'être sans effet.

Au point où j'en suis, avant de bientôt disparaître, j'aimerais quand même que mon travail bénéficie d'un peu plus d'attention.

J'ai parfois le sentiment d'être à peu près, comme auteur, un inconnu hors un tout petit monde, ce qui certes est exagéré ; en diverses occasions je dois constater que mon nom dit quelque chose à plus d'un, mais je pense que c'est en effet la juste formule : il *dit quelque chose*, apparemment guère davantage. Comment ce davantage serait-il d'ailleurs possible, dès lors qu'à ma connaissance n'a jamais été écrite la moindre étude sur tout ou partie de mon œuvre ? Grâce à Bernard Michaux, à qui j'en ai beaucoup de gratitude, figure dans le gros *Dictionnaire des philosophes* de Denis Huisman (PUF, 1984), à l'entrée Sève Lucien, un fort bon texte de lui qui fait une demi-page ; c'est, je pense, la seule chose en français (il y en a eu quelques autres, plus longues, en allemand, en portugais...) qui donne idée de l'ensemble de mon travail jusqu'à 1980. Mais d'étude, fût-ce succincte, dans quelque revue, pour ne pas parler bien sûr de livre (il y en a eu plusieurs sur moi en Allemagne...), que je sache, pas une seule – et depuis les années 80, quand ces trente dernières années sont celles où j'ai le plus produit, et il me semble à un plus haut niveau, alors là je suis catégorique : absolument rien – jusqu'à cette si chaleureuse vue d'ensemble offerte, inestimable cadeau, par Isabelle Garo fin 2008 lors de la remise du prix de l'Union rationaliste en Sorbonne, qui m'a touché aux larmes... Je ne pense donc pas être suspect de fabulation atrabilaire si j'avance que « mon œuvre » reste aujourd'hui presque totalement dans le non-dit. Et c'est ce qui me donne vive envie d'en parler un peu, avant de n'en plus pouvoir rien dire.

= = =

D'abord un essai de description. L'œuvre que j'ai produite à ce jour est quantitativement vaste. J'écris et publie depuis bientôt soixante ans (mon article « Pavlov, Lénine et la psychologie », paru en décembre 1954 dans *La Raison*, a été rédigé et envoyé en sa version initiale à la revue en juillet 1952). Disons que j'ai publié une petite vingtaine de livres – nombre modeste : pour moi, un livre, au sens fort du mot, c'est un vaste travail qui exige bien des années, ça ne peut donc pas être produit à la chaîne, ce que faisait un plumitif comme Garaudy... Il y a – je le constate en le disant – quatre ans de travail au moins sous la publication de *La Philosophie française contemporaine et sa genèse de 1789 à nos jours* (1962), cinq ans sous *Marxisme et théorie de la personnalité* (1969), cinq ans sous *Une introduction à la philosophie marxiste* (1980), quatre ans sous le tome 2 de *Penser avec Marx aujourd'hui, « L'homme » ?* (2008), bien davantage encore sous *Sciences et dialectiques de la nature* (1998)... Si je n'avais pas travaillé souvent à plusieurs ouvrages simultanément, en soixante ans je n'aurais qu'à peine pu en produire une douzaine... Une petite vingtaine de livres donc, en y comptant quelques-uns dont je suis le principal père, quoique non le seul (exemple *Les Communistes et l'Etat*, en 1977, où j'ai entre autres, en même temps que rédigé une moitié de la première partie, récrit toute la seconde dont le brouillon était dû à Jean Fabre). Mais surtout j'ai produit à ce jour bien plus de mille textes (sans doute la liste à peu près exacte en comprendra-t-elle environ treize cents) allant de l'article de journal à la grosse étude de revue, au chapitre d'ouvrage collectif, à l'intervention écrite de colloque, au texte de recherche demeuré inédit... Pour user d'un terme consacré, le

*catalogue* de « mon œuvre » comporte plus de mille titres, même à le purger de choses subalternes. Sans doute quelque trente-cinq millions de signes<sup>1</sup> – une importante part en est inédite. A quoi s'ajoute une abondante correspondance, et une foule qui m'impressionne moi-même de petites et grandes notes de travail, que je n'ai que commencé à trier pour en jeter beaucoup.

Un trait marquant de cette production est qu'elle s'est pour l'essentiel développée selon quelques axes de recherche, la plupart tôt tracés et suivis avec persévérance au fil des décennies, axes qui ont entre eux-mêmes une manifeste cohérence – c'est de mon point de vue ce qui justifie vraiment de parler d'*une œuvre*. J'énumère ces axes.

1. Un premier, qui m'a beaucoup occupé tout au long des années 50, relève de l'histoire des idées, et m'a conduit à me plonger dans la *pensée française du XIXe siècle*. Vers la fin de mes deux années d'enseignement à Chaumont (1950-52), j'ai été accusé par l'Inspection générale (Canguilhem, relayé par le recteur Bouchard, une brute de droite anticommuniste) de « faire de la politique dans ma classe », et, en cette époque où culminait la violence de la guerre froide, j'ai passé très près de la radiation de l'Education nationale. J'ai vivement voulu en savoir davantage sur ce que la République laïque est en droit d'exiger – ou non – d'un prof de philo quant à sa façon d'enseigner. De cela, rien, strictement rien ne m'avait jamais été dit, ce qui déjà m'apparaît comme un scandale d'impéritie étatique. A Bordeaux, à partir de 1953, je me suis donc mis à lire les grands auteurs laïques, Edgar Quinet, Jean Macé, Paul Bert, Ferdinand Buisson, par-dessus tout Jules Ferry, je pense que j'ai lu à peu près tous ses discours sur la question, et il y en a ! Ma conclusion a été nette, et m'a fait doctrine pour toute la suite de ma carrière, où je n'ai plus eu d'ennuis : ce qui est prohibé, légitimement, est de viser à faire de ses élèves des *disciples*, alors qu'il s'agit de les aider à devenir des *citoyens* – l'enseignant laïque doit donc se garder de faire dans sa classe, même indirectement, de la politique (plus largement de l'idéologie) *partisane*, mais il lui est pleinement licite et même nécessaire d'en faire de la *républicaine*, on peut aller jusqu'à dire *progressiste* – à cent lieues donc de cette « neutralité » aussi mensongère que timorée à quoi se réduit au mieux la laïcité bourgeoisement officielle. Je me suis alors senti en mesure de faire mon métier de prof de philo à ma façon laïque en étant assuré de ma démarche, en mesure aussi de composer une *Anthologie des grands textes laïques* (Documents EDSCO, 1956), mon premier *livre*, car j'y entoure les textes cités de longs éclaircissements et commentaires, redynamisant – non sans prosélytisme communiste d'époque – une idée laïque terriblement affadie.

Mais en marinant dans la pensée française du XIXe (aidé en cela par la fréquentation du magasin d'un bouquiniste nîmois chez qui la bourgeoisie du cru vidait ses vieilles bibliothèques – c'est là, exemple entre cent, que j'ai repéré et acheté le scandaleusement mémorable *Justice et charité* de Cousin), j'ai commencé à découvrir la *vérité* si peu dite sur la philosophie universitaire instituée à l'époque du Consulat et répressivement dominante jusque sous la IIIe République, exemple cardinal d'idéologie de classe érigée de façon très consciemment politique en pensée officielle. Découverte-choc sous le discours fleuri de la *philosophia perennis* il y avait donc *ça* – le tri politico-idéologique ouvert des recrutés, l'enrégimentement cousinien des profs, la répression féroce contre le matérialisme au nom

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui (novembre 2015), je suis en mesure de dire : environ quarante millions.

de son « danger social », la censure radicale de la dialectique, la pire bien-pensance érigée en honneur de l'esprit humain... Une honte. J'ai passé plusieurs années à explorer ce continent, à lire ces spiritualistes trop-beaux-pour-être-vrais, à farfouiller dans les débats du Sénat impérial où les cardinaux expliquent doctement pourquoi il faut être impitoyable contre le matérialisme, dans la polémique furibonde d'un abbé Gratry contre la dialectique enseignée Rue d'Ulm par Vacherot jusqu'à sa révocation, et bien d'autres choses de même farine. D'où une série d'articles remarquables en 1959-60 dans *La Pensée*, puis leur reprise en volume dans *La Philosophie française contemporaine et sa genèse de 1789 à nos jours* (Éditions sociales, 1962), livre violemment attaqué par Garaudy, menacé même de retrait de la vente, et qui d'emblée a permis de me coller la durable étiquette de « stalinien ». Livre plein de défauts, marqué par l'inexpérience historique, le simplisme philosophique, la maltraitance de quelques grands auteurs, mais qui *pour la première fois* levait le voile sur tout un aspect de notre histoire intellectuelle, ouvrait des pistes de recherche reprises ensuite par d'autres le plus souvent sans me citer, et notamment une qui aujourd'hui encore reste bien remarquablement infréquentée : la mise en quarantaine longuement persévérante du matérialisme et de la dialectique, par quoi fut mutilée jusqu'à nos jours la figure d'ensemble de la philosophie française, et sur quoi rien que je sache n'a été fait depuis mon travail d'il y a un demi-siècle.

Dans la fin des années 50 et la première moitié des années 60, j'ai essayé de poursuivre mes recherches converties en sujets de thèse – sur la dialectique, mais j'ai été débouté sans ménagement par Jean Hyppolite ; sur le matérialisme, et j'ai été snobé froidement par Henri Gouhier... Sur la dialectique, je me suis quand même engagé en 1960 dans la rédaction d'un livre qui s'intitulait *Défense et illustration de la dialectique marxiste*, livre dont j'ai écrit quelque cinq cent mille signes avant de m'enliser – j'étais bien trop loin encore de maîtriser assez la question. Sur le matérialisme, j'ai notablement travaillé sur et à partir de *Matérialisme et empiriocriticisme*, mais là encore il me restait énormément de chemin à faire pour parvenir à dominer les problèmes. De fait, ces travaux sont restés plus ou moins en pointillé jusqu'à leur reprise dans la décennie suivante et leur fructification en 1980 dans *Une introduction à la philosophie marxiste*. Mais maintenant encore je me laisse parfois aller à cette douce utopie : on me fait cadeau de quelques années de vie gratuites, et je peux me remettre à travailler sur les périodes-clefs de la Restauration et du Second Empire pour donner enfin à voir d'irréversible façon de quelle abjection en même temps que sottise bourgeoise est sortie une matrice encore identifiable – même, négativement, chez un Sartre, un Merleau-Ponty, un Foucault... – de ce qu'on appelle pompeusement « la philosophie française ». En fait, c'est la seule ligne d'intérêt qu'il ne m'a pas été possible de suivre en permanence, faute de temps, jusqu'aujourd'hui.

2. Mon axe de travail le plus précoce en même temps que constant est celui qui s'inscrit pour moi d'abord sous l'appellation « psychologie », puis « théorie de la personnalité », « science de la biographie », désignation élargie plus récemment en *anthropologie théorique*. Je me suis déjà largement expliqué sur sa genèse, et récemment dans « *L'homme* » ? Vive interrogation adolescente sur le thème « que vais-je faire de ma vie ? » et déception radicale devant la psychologie sorbonnarde ; bouleversante découverte de Politzer en 1947, lors de ma deuxième année à Ulm ; lecture extrêmement nourrissante en ce sens de Lénine en 1948-51 puis du *Capital* en 1952-53 à Batna ; insurrection contre la

thèse façon Angelergues de *La Raison*, revue des psychiatres communistes, donnant le pavlovisme pour « la psychologie du marxisme » ; lettre véhémement à la revue, envoyée de Batna (militaire au 9<sup>e</sup> Spahis où on m'avait expédié pour me faire les pieds...) dans l'été 52, contestée et ajournée mais finalement publiée sous une deuxième version fin 54, assortie de « démonstrations » de mon erreur... ; remontée au créneau en mon sens au colloque de *La Pensée* sur Lénine en 54, m'attirant une réaction critique mais ouverte de Wallon ; période de latence dans la fin des années 50, absorbé que j'étais par l'axe de travail précédent ; remarque au passage contre la croyance aux « dons » dans un article de *L'Ecole et la Nation* en 1962, et, suite aux réactions passionnées, voire passionnelles de lecteurs, gros travail sur la question jusqu'à rédaction d'une longue étude, presque un petit livre (170.000 signes), « Les "dons" n'existent pas », parue en 64 dans la revue, avec de gros échos contrastés loin au-delà du lectorat communiste, et pour finir la très inattendue approbation de Jean Rostand, plus haute autorité française de l'époque en matière biologique... ; dans la foulée, projet d'un livre sur « psychologie et marxisme », commencé en 64, et qui au fil d'un gros effort de pensée et de quatre rédactions successives a grandi jusqu'à devenir *Marxisme et théorie de la personnalité* (Éditions sociales, 1969), ouvrage de 1.250.000 signes dont la réception des plus mouvementée et l'efficace boycott orchestré par Althusser n'ont pas empêché en fin de compte le succès de diffusion (cinq éditions françaises avec une vente de quelque 25.000 exemplaires, traductions en vingt langues) – aujourd'hui encore, pour plus d'un, c'est le titre qu'évoque mon nom.

Dans la première moitié des années 70, j'ai été fort occupé par la défense offensive de mes vues face à Althusser, à J.-F. Le Ny, à Adam Schaff et quelques autres, comme par ma contribution au livre que pilota Catherine Clément, *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique* (Éditions sociales, 1973), texte qui m'a fait très mal voir par les adeptes alors virulents du freudo-lacanisme. La suite des années 70 et les années 80 ont été essentiellement occupées par le travail dont il sera question aux deux prochains points, mais le souci de l'individu humain et de la « science de la biographie » ne m'a jamais quitté. Aussi ai-je été des initiateurs du séminaire sur l'individualité qui a rassemblé durant plus de trois ans à l'IRM (1983-1986) huit marxistes spécialistes de diverses sciences de l'humain, séminaire dont l'aboutissement fut le livre collectif *Je / Sur l'individualité* (Éditions sociales, 1987), pour lequel je rédigeai, outre l'introduction, un chapitre titré « La personnalité en gestation », travail où peut se lire un nouveau mouvement de pensée amorcé sur les questions de la biographie. Dès cette époque, j'avais le projet de récrire de façon plus fondamentale et méditée *Marxisme et théorie de la personnalité*, souci qui traverse divers textes publiés au cours des années 90. Et lorsque se forma en moi l'idée d'une tétralogie *Penser avec Marx aujourd'hui*, il me fut d'emblée clair qu'après un volume introductif le premier tome serait ambitieusement consacré à la mise en examen de ce concept terriblement piégé qu'est « l'homme » ainsi qu'à une vraisemblablement ultime tentative d'avancer vers cette *science de la biographie* qui n'aura cessé d'être mon Graal... Le travail de traduction de Vygotski exemplairement mené par Françoise, que j'ai toujours suivi de près, et la recherche collective animée avec persévérance par Michel Brossard et par Yves Clot sur cet auteur n'ont du reste pas cessé de nourrir ma réflexion (cf. par exemple ma contribution au colloque Vygotski de 2010), et en ce sens il se peut que le tome 2 de *Penser avec Marx aujourd'hui* (La Dispute, 2008) n'ait pas dit mon tout à fait dernier mot en un domaine qui aura été l'une des passions de ma vie intellectuelle.

3. A peine moins précoce et tout aussi constante a été l'orientation de ma recherche vers ce que j'appelle aujourd'hui *le philosophique marxien* – reconception légitime, je pense, de ce qu'on se représentait naguère comme « la philosophie marxiste », « le matérialisme dialectique ». Ce qui m'a en premier captivé, dès mes années d'Ulm, c'est la *dialectique marxienne*, où je n'ai cessé de voir une avancée cardinale, incroyablement sous-estimée, de la pensée rationnelle. Dans un premier temps, j'ai avidement assimilé ce qu'on en pouvait saisir à l'époque dans Marx, dans Lénine, dans Mao avec les aides – souvent matière à grande perplexité – d'un Lefebvre puis d'un Althusser, entre autres (sans oublier quelques auteurs d'URSS et autres pays socialistes, tous n'y étant pas les pense-petit serviles qu'on disait...) et j'ai multiplié conférences et articles sur la question. Vers la fin des années 60, après deux décennies de maturation, j'ai commencé à tirer au clair ma vision de la dialectique matérialiste, en foncier désaccord avec celle de Mao et d'Althusser, et j'ai entrepris en 1967 de la donner à entrevoir dans un article pour *La Nouvelle Critique*, « Contradiction, antagonisme, explosion ». Contesté sous des motifs divers, spécieux à mon sens, l'article est resté en rade un an, et par une chance extrême a cependant pu sortir en avril 68, un mois avant mai – j'aurais été ulcéré qu'il ne parût qu'après l'explosion... Bien entendu, il passa à peu près inaperçu. Mais ma recherche sur les versants antagonique et non-antagonique des contradictions s'était mise en route, avec la précieuse impulsion donnée par les conférences de Pierre Jaeglé au CERM, que j'ai fait paraître par la suite (*Essai sur l'espace et le temps*, Éditions sociales, 1976 ; cf. notamment sa réflexion sur réversibilité et irréversibilité du temps), et dans l'été 73 j'ai fait des pas assez décisifs, consignés en des notes inédites, vers ce qui m'est apparu comme un développement fondamental de la dialectique. Je n'ai cessé d'y travailler jusqu'à ce qui est devenu le chapitre 6 d'*Une introduction à la philosophie marxiste* (Éditions sociales, 1980) – exposé novateur, je pense pouvoir le dire, de la dialectique marxienne. Quoique le livre ait été assez favorablement accueilli (malgré un article agressif de Labica...) et se soit correctement vendu (moins certes que *Marxisme et théorie de la personnalité*, mais tout de même à 15.000 exemplaires), les idées neuves que j'y avance sur la dialectique n'ont trouvé sur la distance aucun écho dans le monde de la recherche marxiste – ce fut à peu près sans exception mon sort au long d'un demi-siècle. Une seule lecture critique forte de mon chapitre 6 fut faite, par le sociologue communiste Jean Lojkine, et les objections qu'il adressait à des thèses jugées par lui fécondes n'ont pas peu contribué à relancer de façon plus exigeante ma réflexion.

Convaincu que la question de la dialectique de la nature contraignait plus que toute autre à affronter le fond des problèmes et que s'y attaquer exigeait d'interroger à un haut niveau les savoirs scientifiques majeurs d'aujourd'hui – de la physique quantique à la théorie de l'évolution biologique –, j'ai organisé avec Pierre Jaeglé, physicien et Pierre Roubaud, biologiste, un séminaire de scientifiques et philosophes marxistes, pris aussi à son compte par Gilles Cohen-Tannoudji, grand connaisseur du monde des particules élémentaires, dont le thème était : pertinence d'une dialectique congrûment réélaborée pour penser les leçons théoriques des savoirs scientifiques contemporains ? Trois ans d'échange à l'IRM (1984-86) ont entièrement validé à nos yeux cette pertinence, sous condition expresse d'une repensée dialectique de caractère fondamental, dont il y avait donc lieu d'exposer publiquement les tenants et aboutissants. D'où un long et laborieux travail rédactionnel collectivement débattu mais très personnellement effectué, puis des tribulations éditoriales extravagantes qui mériteront d'être relatées ailleurs, au fil de quoi durant une décennie et à travers les pires

obstacles j'ai porté seul sur mon dos jusqu'au bout cette somme collective qu'a été *Sciences et dialectiques de la nature* (Éditions sociales, 1998). C'est là sans nul doute, en matière de publication personnelle, la charge la plus lourde que j'aie jamais eu à assumer. Le livre n'a eu quasiment aucun écho, y compris chez la presque totalité des philosophes marxistes. J'ai fait un vrai tour de France pour le présenter à des publics variés, et j'ai reçu des échos sympathiques de la part de certains scientifiques – avec une suite très intéressante sur la non-linéarité, voir plus bas... Mais l'insuccès général n'en a pas moins été écrasant. Mutisme quasi-total dans la presse et les revues autres que communistes. Il a dû se vendre moins de 1.500 exemplaires en une décennie. C'est à mes yeux un gâchis révoltant. Des avancées complètement inédites et potentiellement majeures de la pensée dialectique sont là à disposition ; personne n'a jugé bon d'aller y voir avec sérieux, moins encore de s'en servir effectivement, douze ans plus tard... Si je veux plonger au fond du plus noir pessimisme, il me suffit de repenser un peu au sort de *Sciences et dialectiques de la nature*, que j'ose qualifier de livre majeur, sur toile de fond des caracolades médiatiques d'un Badiou ou d'un Žižek, pour ne rien dire de ceux d'un Michel Onfray ou d'un Luc Ferry... Ecoeurant.

Mon travail suivi sur la dialectique s'est fréquemment anastomosé avec les recherches sur le matérialisme – matérialisme en général, matérialisme historique en particulier – et plus largement sur « la philosophie marxiste » elle-même, appellation qui ne m'apparaissait pas douteuse alors. J'ai beaucoup réfléchi notamment à partir de *Matérialisme et empiriocriticisme*, livre mal traduit et méjugé souvent, alors que, dans ses limites manifestes, il touche sur plus d'un point au fondamental – j'ai essayé de le montrer à l'intérieur de mes propres limites d'époque dans un article de *La Pensée* en 1959, retravaillé et repris dans la première partie d'un livre (*La Différence*, Éditions sociales, 1960), puis une conférence à l'Université nouvelle de Paris en 1966, élargissant mon propos encore immature dans un long texte inédit de 1962, « Pour une juste conception de la nature de la philosophie marxiste dans ses rapports avec les sciences ». Venu à Paris en 1970, prenant part aux débats animés du CERM, engageant des recherches beaucoup plus exigeantes sur l'attitude philosophique effective du Marx des années 1850 et suivantes et me mettant à le lire dans le texte original (cf. notamment mon étude de 1973 sur l'aliénation, puis celle de 1978 sur la catégorie du possible, bien antérieure au livre de Vadée sur le sujet), j'ai sensiblement amendé mes points de vue précédents, marqués par la vulgate, quant à ladite « philosophie marxiste », et m'estimai parvenu à y voir clair dans ma contribution de février 1975 aux travaux du CERM, « L'objet de la philosophie marxiste », davantage encore dans ce gros ouvrage qu'est *Une introduction à la philosophie marxiste* (Éditions sociales, 1980).

Pourtant, marquant en un sens le point d'arrivée de longues recherches toujours en partie valables à mes yeux (par exemple ce qui est montré du matérialisme historique au chapitre 3), ce livre a davantage encore été base de départ pour d'autres recherches qui ont fait bouger plus radicalement ma vision de ce que je nomme aujourd'hui « le philosophique marxien » – formulation recouvrant d'essentielles spécificités de point de vue. Ces spécificités, au centre desquelles la conception catégorielle de la dialectique et du matérialisme, affleurent dans des travaux partiels comme la conférence d'avril 1983 sur « Le marxisme dans les pays socialistes », de tonalité prégorbatchévienne, le dernier chapitre de *Structuralisme et dialectique* (Éditions sociales, 1984) intitulé « Forme, formation transformation » – l'un des textes de recherche dont je suis le plus fier –, ou encore, bien

qu'il s'agisse là d'un pensum extorqué par la redoutable compagne de Ludovico Geymonat (Gisèle Fontugne), pour un livre qui, comme je m'en doutais, n'est jamais paru, le long texte inédit intitulé *Crise de l'épistémologie et gnoséologie du reflet* (1984). Bien qu'intensément accaparé au long de la deuxième moitié des années 80 puis des années 90 à la fois par l'activité au CCNE et la bataille pour une refondation communiste, j'ai continué à m'approprier cette mutation du regard philosophique marxien au fil d'occasions comme un exposé de séminaire à l'IRM en 1990 sur la controverse entre Changeux et Conne à propos de la nature du mathématique (j'ai alors ébauché pour moi-même la théorie de l'« obsistence », pièce hypothétiquement majeure à mes yeux d'un matérialisme intégral), une controverse avec Georges Gastaud et Yvon Quiniou sur la portée ontologique du matérialisme marxien (cf. mon article « L'objectif et le subjectif » dans *La Pensée*, n° d'avril 1990), ma conférence devant les cagneux du Lycée Henri IV en novembre 2000, à l'invitation de Bernard Michaux, sur le thème de concours « Pratiques de la philosophie marxiste et pouvoir au XXe siècle », ou encore mes remarques sur la traduction du vocabulaire marxien de la matérialité dans *La Pensée*, n° 360 d'octobre 2009. Et j'ai beaucoup appris aussi dans les deux ans du séminaire organisé à Rouen par Janine Guespin avec une belle brochette de scientifiques sur le thème « émergence, complexité et dialectique » (cf. l'ouvrage ainsi intitulé paru en 2005 chez Odile Jacob). Mais de tout ce mouvement de pensée à mes yeux marquant et du panorama théorique inédit qu'il découvre, l'exposé d'ensemble reste à faire. C'est la vaste entreprise que je me propose de mener à bien avec mon introduction (déjà écrite) aux *Textes philosophiques* de Marx à paraître en septembre 2011 chez Flammarion, puis de façon bien plus poussée avec le tome 3 de *Penser avec Marx aujourd'hui – « La philosophie » ?*, dans la préparation active duquel je suis engagé. Ainsi aurai-je – si je parviens au bout... – mené mon travail dans le domaine philosophique au même point relatif que je l'ai fait avec « *L'homme* » ? dans le champ anthropologique.

4. Avec l'anthropologique et le philosophique, l'axe politique de mon travail marxien trace comme le troisième côté d'un triangle – la compétence de haut niveau m'a manqué pour convertir ce triangle en carré par l'ajout de la composante économique. Et cet axe politique n'a cessé depuis le début d'être orienté en un même sens : vers le *communisme*. Intérêt passionné pour l'intelligence biographique, intense curiosité pour la dialectique matérialiste, adhésion vive à la perspective communiste, ces trois attirances se sont de maintes manières interpénétrées : dialectique des logiques de vie, portée politique du philosophique, dimensions anthropologiques du communisme... – j'aurai tricoté plus d'un demi-siècle ce patchwork théorico-pratique du « transformer le monde » et du « changer la vie ». A vrai dire cependant, le thème du communisme est assez longtemps resté pour moi d'ordre plus pratique que théorique. Ou pour parler plus justement : il s'est trouvé d'emblée *refoulé* dans la seule sphère pratique. Récent adhérent du PCF et déjà pourtant responsable fédéral à Chaumont, en 1951, à vingt-cinq ans, j'ai été stimulé par les déclarations inattendues de Staline (dans *A propos du marxisme en linguistique*, 1950) sur la possibilité du changement qualitatif graduel au point d'écrire à partir de considérations dialectiques tout un plaidoyer théorique en faveur du passage pacifique de la France au socialisme. La dictature du prolétariat n'était pas expressément nommée, mais il était clair pour moi que dans un nouveau rapport des forces bien plus favorable on devait pouvoir en faire l'économie... J'envoyai l'article pour avis à Georges Cogniot, collaborateur direct de Maurice Thorez, qui « suivait » la fédération de Haute-Marne et avec qui j'avais noué des rapports amicaux : il

me répondit que j'avais tout faux, révolution violente et dictature du prolétariat restaient strictement nécessaires, mais je ne devais pas être affecté de ma bien naturelle incompetence stratégique... Ce catégorique « laisse faire les grands » en la matière, prononcé par un intellectuel pour moi prestigieux alors, devait durablement tempérer mon ardeur à la réflexion stratégique. Dix ans plus tard, je m'y aventurai à nouveau cependant face à ce qui m'apparaissait comme l'opportunisme généralisé de Roger Garaudy ; initialement encouragé par Maurice Thorez lui-même, pour des raisons dont je n'ai pas tout compris sur le champ, je ne tardai pas à faire une expérience plus amère au tournant suivant de la conjoncture nationale et internationale, une fois de plus fortement incité à ne pas empiéter sur les prérogatives théorico-politiques de la haute direction... Ainsi me suis-je trouvé durablement dissuadé de chercher à *penser la perspective communiste* – expérience profonde dont j'ai mis bien du temps à saisir tout le sens.

C'est seulement dans la deuxième moitié des années 70, voyant de près fonctionner le sommet du parti et devenu coutumier de la prise de responsabilité personnelle en matière de stratégie de recherche marxiste, que j'ai commencé à me mêler vraiment de *direction* du combat communiste. L'événement déclenchant fut l'« abandon de la dictature du prolétariat » promulgué au 22<sup>e</sup> Congrès du parti en 1976. Convaincu d'avance sur le fond, j'ai été consterné de la désinvolture théorique affichée par les dirigeants (Marchais assorti de Kanapa...) dans les considérants de cette si importante décision, et sur ce point je me suis trouvé en consonance formelle avec Althusser, bien qu'en diamétral désaccord avec lui sur le fond stratégique. D'où mes premières productions théoriques en ce domaine : la conférence très travaillée sur « Lénine et le passage pacifique au socialisme » (parue dans le n° de juin 1976 des *Cahiers du communisme* sous le titre enjoliveur « Le 22<sup>e</sup> Congrès, développement léniniste de la stratégie de révolution pacifique »), puis la part assez déterminante que j'ai prise à ce livre à trois qu'est *Les Communistes et l'Etat* (Éditions sociales, 1977 ; nous étions tous trois mécontents de la direction : François Hincker pour son manque d'initiative démocratique, Jean Fabre pour sa carence dans la question de l'Etat, et moi pour son insouciance envers la réflexion théorique en général). Expérience renouvelée en 1979 au 23<sup>e</sup> Congrès : responsable du préambule des nouveaux statuts du parti, j'ai été médusé de voir Paul Laurent, secrétaire du CC, décider sans approfondissement ni débat, par-dessus ma tête, que désormais on n'y ferait plus référence théorique qu'au « socialisme scientifique », sans estimer avoir à s'expliquer davantage pour autant sur ce que recouvre cette dénomination. Cette affaire m'a beaucoup donné à penser, et puisque la direction s'y refusait, je décidai de prendre sur moi l'élaboration d'un article à visée fondamentale qui parut début 83 dans *La Pensée*, « Où en sommes-nous avec le socialisme scientifique ? ».

Ce texte marque le début de mon travail en pionnier longtemps isolé pour revaloriser la *visée communiste*, ce qui se justifiait alors dans mon esprit simplement parce que, dans un pays capitaliste très développé comme la France, on pouvait et devait faire l'économie d'un *socialisme préalable* – vision potentiellement féconde mais encore bien immature des choses qui animait mon intervention au Comité central de juin 1984 et donnait son sens, peu partagé d'abord de mes plus proches camarades même, au mot d'ordre de la *refondation communiste*. Cette question stratégique cardinale m'a beaucoup occupé au long de la deuxième moitié des années 80, et, après une tentative infructueuse d'écrire un livre à ce sujet en 1986, elle est au centre de *Communisme, quel second souffle ?* (Messidor, 1990),

ouvrage de tonalité gorbatchévienne particulièrement mal vu et maltraité par la direction du parti, où nombre de propositions neuves sont avancées sur la base d'une réflexion inaboutie. C'est seulement dans les années 80 que j'en suis venu à cette découverte selon moi cruciale : chez Marx, et nous avons toutes raisons de le suivre, le communisme n'a jamais été pensé comme « phase supérieure » d'un socialisme dont le concept même tombe pour lui sous le coup de critiques majeures, mais bien comme visée historique d'orientation foncièrement distincte – vue décisive aussi bien pour la compréhension rétrospective des drames du XXe siècle que pour une pensée prospective de la tâche communiste au XXIe. Les avancées permises par cette découverte s'esquissent en une série de textes conjoncturels, notamment mon intervention au Congrès Marx de 1997, « Alternative socialiste ou visée communiste ? », et se déploient vraiment dans *Commencer par les fins – La nouvelle question communiste* (La Dispute, 1999), livre dont j'ai essayé de répercuter – avec bien peu d'écho – les idées et propositions marquantes au cours des années 2000 en nombre d'articles, thèses et interviews, par exemple « "Le communisme" est mort, vive *le communisme* ! » (octobre 2007) ou « Dix thèses non conformes d'un communiste sans carte » (avril 2010, commentant ma décision de quitter le PCF).

Cette vue stratégique proprement déterminante à mon sens – socialisme et communisme ne sont pas ces deux *phases successives* du « transformer le monde » que le « socialisme scientifique » prétend de façon aberrante lire chez Marx mais *deux façons très différentes* de penser et tracer le dépassement du capitalisme, la deuxième seule pouvant rendre ce dépassement plausible –, cette vue reste à l'évidence aujourd'hui complètement incomprise non seulement au PCF mais chez un très grand nombre de militant-e-s du post-capitalisme plus ou moins vivement critiques à son égard. On voit reprendre partout – en France, en Europe, en Amérique latine... – l'objectif d'un « socialisme du XXIe siècle » qui, s'il avait chance de voir le jour, reproduirait à coup sûr selon moi les impasses, voire les désastres des socialismes d'hier (social-démocrates ou staliniens), tandis qu'une réflexion exploratoire authentique sur la perspective communiste, ses atouts et ses exigences aujourd'hui demeure envers et contre tout embryonnaire. C'est à sa validation et son approfondissement que je veux consacrer le tome 4 et dernier de *Penser avec Marx aujourd'hui* – ambition certes peu raisonnable alors que j'entre dans ma quatre-vingt-cinquième année. J'ai cependant commencé d'y travailler, en me mettant à étudier de façon systématique le vocabulaire *socialisme/communisme* chez Marx et Engels et son évolution tout au long de leur œuvre, étude jamais faite qui s'annonce comme des plus éclairante.

5. A ces trois axes fondamentaux de mon travail théorique est venu s'ajouter de façon inattendue à partir de 1983 celui de la bioéthique. Proposé très vraisemblablement par Jean-Pierre Chevènement, ministre de la Recherche, à la veille de sa démission du gouvernement Mauroy, je me suis vu en effet nommer par le Président de la République au nombre des cinq membres du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé – en bref le CCNE – « appartenant aux principales familles spirituelles » du pays (n'étaient prévus d'abord que quatre croyants, catholique, protestant, juif et musulman, mais Chevènement a dû faire observer qu'il y avait aussi des libres-penseurs en France, et comme dans l'ensemble des proposés ne figurait pas un seul communiste, alors même qu'il y en avait quatre au gouvernement, mon nom fit surface...). J'ai expliqué ailleurs ce que fut ma singulière et longue trajectoire (dix-sept ans...) au sein du CCNE ; c'est elle que traduit la

liste de mes nombreuses publications en matière bioéthique. Chargé par Jean Bernard en 1985 d'animer un groupe de réflexion sur la personne humaine, puisque je déplorais que nous ne nous en fussions pas suffisamment préoccupés, j'ai d'abord piloté la longue élaboration d'un document dont j'ai proposé à mes collègues (parmi lesquels Jean Dausset, Henri Atlan, France Quéré...) des rédactions successives, puis écrit très personnellement sur cette base le rapport *Recherche biomédicale et respect de la personne humaine* (La Documentation française, 1988) dont je puis vraiment dire qu'il fut bien accueilli par tous. Et pourtant, cherchant à définir un concept laïque universellement partageable de personne, j'en étais venu à l'intime conviction qu'un tel concept ne pouvait être pensé que sur la base de l'anthropologie marxienne, à la simple condition de ne pas l'exhiber comme telle et de la prolonger par la promotion, très justifiée je pense, de l'idée éthico-juridique, historico-socialement comprise, *d'ordre de la personne* – conviction confirmée par l'expérience. De quoi beaucoup réfléchir...

Sur cette lancée, j'ai approfondi pour mon propre compte cette théorisation marxienne de la personne et de son ordre, *terra incognita* sur laquelle je me suis aventuré avec une vraie joie intellectuelle. Les résultats de cette investigation constituent la substance de mon gros livre *Pour une critique de la raison bioéthique* (Odile Jacob, 1994), dont le succès d'estime n'a pas empêché, bien entendu, l'assez rapide mise médiatique sous le boisseau (en dix ans, il ne s'en est pas vendu 3.000...). N'ayant cessé de beaucoup travailler au CCNE en même temps que de mon côté, j'ai multiplié les contributions, par exemple la co-rédaction avec Henri Atlan, maître d'œuvre, du rapport du comité *Sur la transmission de l'information scientifique en biomédecine* (1994), vigoureuse critique des mœurs scientifico-médiatiques à l'heure du tout-financier, la conférence sur « La personne, concept éthique d'intérêt public » prononcée au Centre Sèvres (catholique) d'éthique médicale, à l'invitation du R.P. Verspieren, l'un des théologiens de la bioéthique alors des plus en vue (*Cahiers Laënnec*, 1996), mon intervention aux Journées annuelles du CCNE en janvier 1997 sur le thème « S'entendre en éthique » (reprise dans l'ouvrage collectif *Une même éthique pour tous ?*, Odile Jacob, 1997), ou encore la rédaction de la partie éthique de l'avis sur le clonage reproductif demandé en urgence au CCNE par le Président de la République au lendemain de la naissance de la brebis Dolly, avis qu'à quelques-uns nous avons été longuement commenter à Jacques Chirac en avril 97. C'est justement peu après cette réception à l'Élysée, où j'avais eu l'impression que Chirac découvrait sans plaisir qu'il nommait lui-même un communiste au CCNE, qu'un décret très inattendu limita à deux le nombre de mandats de quatre ans qu'on pouvait y accomplir (j'étais en 1997 dans le quatrième, ayant toujours été considéré comme efficace), de sorte que mon départ en 2000 était ainsi programmé d'avance... D'expérience, je savais trop combien l'intervention bioéthique pertinente exige la constante mise à jour de l'information de pointe en la matière pour croire que ma compétence survivrait à mon départ. Aussi ai-je rapidement mis fin à ma production bioéthique. Je fis une exception en 2005 pour aller présenter, sur la demande de quelques cagneux, une conférence à Lakanal autour du thème « Qu'est-ce que la personne humaine ? », puis, à l'initiative de Richard Lagache, pour rassembler en un volume le texte retravaillé de cette conférence et un certain nombre de mes articles des dernières années, en y adjoignant à titre introductif un bilan final de quelque vingt ans d'active participation à la vie bioéthique (*Qu'est-ce que la personne humaine ?*, La Dispute, 2006) – activité dans

laquelle j'ai conscience d'avoir pleinement expérimenté d'avance le « penser avec Marx aujourd'hui ».

6. J'ajoute au cursif inventaire de ces cinq champs de ma production théorique ce qui n'en constitue pas un sixième, mais plutôt les recoupe tous comme l'une des caractéristiques de ma constante attitude d'esprit : la *polémique* – rubrique très fournie du catalogue de « mon œuvre ». Cadet compétitif, j'ai de fondation une vivace tendance à l'attitude d'opposition. Comme toute compulsion de cette sorte, elle n'a cessé de s'inclure dans ma biographie et de s'y retravailler en profondeur. Etudiant, j'étais avide de toutes les contestations ; devenu communiste en antagonisme radical à l'esprit du temps de la guerre froide, j'ai bravé les incitations provisoires à la prudence lors de ma première année d'enseignement au Lycée français de Bruxelles, jusqu'à une scandaleuse révocation de mon poste pour profession de marxisme dans les conférences publiques que l'Ambassade m'avait organisées... S'afficher communiste militant au début des années 50 à Chaumont, où j'avais été expédié « en punition », c'était plus encore, je l'affirme, faire haute preuve de non-conformisme – impavide, j'ai frôlé, je l'ai dit, la radiation. La puissance de l'adhésion foncière à la cause communiste telle qu'elle se vivait alors est mesurable à ce fait spectaculaire que, violemment caustique dans ma production naissante d'intellectuel anti-bourgeois, j'ai refoulé en même temps durant plus de vingt ans toute vraie mise en question critique touchant le parti, sa direction, sa politique. Et j'ai intériorisé sans ciller le *style polémique* à l'honneur au PCF d'alors, celui d'une Annie Besse (Kriegel), d'un Pierre Hervé, d'un Jean Kanapa – alliage souvent délétère de chaude insolence surréaliste et de froide excommunication stalinienne. C'est le ton dont j'ai par exemple usé, en 1949-50, dans les brouillons d'un livre accusateur inachevé contre Sartre (titre : *La vérité sur Jean-Paul Sartre...*) et au passage contre Camus, plus tard dans ma critique de Lefebvre (*cf.* la fin de mon article « Henri Lefebvre et la dialectique chez Marx » paru dans le n° de mars 1958 de *La Nouvelle Critique* et davantage encore la deuxième partie du petit livre *La Différence* – vingt ans plus tard, j'ai ressenti l'impérieuse exigence d'une autocritique, par écrit dans *Une introduction à la philosophie marxiste* et oralement en présence même de Lefebvre, non certes pour le contenu de mes griefs théoriques, qu'aujourd'hui encore j'estime fondés le plus souvent, mais pour la grossière mise en cause personnelle d'un homme hautement respectable, parcelle reconnaissable de l'abjection stalinienne).

C'est le même esprit polémique qui animait mon travail de 1959-60 sur la philosophie française du XIXe siècle et au-delà, à juste titre ici bien souvent, me semble-t-il, mais avec les étroitesse de vue dont il est malaisément séparable – reparcourant parfois l'ouvrage, je regrette peu de ce que j'y ai écrit mais beaucoup de ce qu'on n'y trouve pas. Le livre m'a fait faire l'expérience à mes dépens d'une polémique très peu regardante sur les moyens – j'ai subi un petit procès de Moscou à Paris, coup monté par Garaudy avec caution de Desanti pour faire retirer l'ouvrage de la vente, ce que la direction du parti, inquiète de la tournure prise par l'affaire, refusa. Expérience qui, éclairée en profondeur par la réflexion critique sur le stalinisme et enrichie par la pratique du dialogue à visée unitaire, m'a enseigné de façon progressive une tout autre éthique de la polémique : la virulence formelle y est permise, sous conditions expresses de totale loyauté dans l'allégation des faits, de correction dans l'appréciation des personnes, et si possible de hauteur de vue dans la stratégie critique. Je ne suis pas sûr de n'avoir plus jamais mordu le trait dans mes nombreuses polémiques des

années 70 et suivantes ; du moins ne me suis-je qu'exceptionnellement trouvé en posture d'avoir à regretter publiquement un propos (une fois seulement, sauf erreur : pour plusieurs formules mettant politiquement en cause Jacques Arnault dans un article de *l'Humanité*, fin 1981, dont j'ai reconnu le caractère proprement indéfendable en une lettre à lui adressée en 1994 et que j'ai tenu à reproduire en annexe de *Commencer par les fins*).

Le style vigoureux mais responsable de polémique est celui que s'efforcent de tenir par exemple ma longue note critique sur Althusser dans *Marxisme et théorie de la personnalité*, ma contestation serrée des vues de Godelier en 1967-69 sur structuralisme et dialectique, mes réponses successives à Adam Schaff à propos de la 6<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach (*cf.* les postfaces à la 2<sup>e</sup> puis la 3<sup>e</sup> édition de *Marxisme et théorie de la personnalité*) – trois cas exemplaires dans lesquels il me semble permis de dire que mes interlocuteurs ont pratiqué une éthique de la polémique nettement moins exigeante que n'était devenue la mienne. Je ne me suis jamais interdit pour autant la polémique d'humeur, qui sanctionne l'ignorance ou l'impudence – j'ai ainsi pris plaisir à mettre le nez du dirigeant socialiste Jean Poperen dans son caca à propos d'une fabuleuse méconnaissance dont il faisait preuve à l'égard de la politique du PCF (« Notre théorie n'est plus ce qu'elle était », *Révolution*, novembre 1981) ou à pointer la scandaleuse sottise politique satisfaite de Marguerite Duras parlant de Gorbatchev à Mitterrand (« Le diable et Marguerite », *Révolution*, novembre 1985). Et je ne me suis pas privé de répliques à Georges Marchais ou tel-le-s autres traitant stalinieusement la Refondation communiste. Mais de plus en plus mes polémiques se sont lestées de discussions au fond tout en se civilisant. Ce fut le cas, sauf erreur, de ma critique du biologisme fruste de Laborit qui hante le superbe film de Resnais *Mon oncle d'Amérique* (« Les rats d'Amérique », *Révolution*, juin 1980), ou du radical démontage du laïus postmoderne à la Lyotard que colporta l'exposition Les Immatériaux (« Concepts d'une exposition », *Révolution* puis *La Pensée*, n° de juillet 1985). De façon plus poussée encore, ce fut le cas en 1983 de ma très longue réplique au procès en idéalisme intenté sans loyauté par Paul Boccard et Jean Lojkine à mes thèses anthropologiques (« Anthroponomie, formes historiques d'individualité : où est le problème ? », étude de près de cent mille signes qui ne fut jamais honorée de la moindre discussion à l'IRM...), ou de ma longue lettre à Bernard Foutrier, en août 1995, qui dans son livre *L'Identité communiste – Psychanalyse, psychiatrie, psychologie* m'impute de façon proprement aberrante un désastreux antihumanisme, ou de ma conférence de 1995 sur « Althusser et la dialectique » (dans *Althusser philosophe*, Actuel Marx/PUF, 1997), ou de ma très sévère analyse du *Lénine* d'Hélène Carrère d'Encausse (*Commencer par les fins*, 1999, Annexe I), ou encore de mon démontage des thèses historico-critiques de Frédérique Matonti sur les intellectuels communistes, thèses foncièrement contestables et proprement diffamatoires à mon sujet (« Intellectuels communistes : peut-on en finir avec le parti pris ? », dans *ContreTemps*, n° de décembre 2005 puis « Questions de méthode – A propos des intellectuels communistes », dans la revue de la Fondation Gabriel Péri, n° 3-4 de 2006).

En ce domaine aussi j'ai l'impression d'être arrivé vers mon centre avec les grandes explications critiques qui composent le chapitre 6 de « *L'homme* » ?, sur Nietzsche, sur Freud, sur Heidegger, sur la primatologie contemporaine. Je me doute bien que pour ce qui est du premier, un nietzschéen ou même quelqu'un comme Quiniou considérera très vraisemblablement mon propos critique comme relevant de l'extrême partialité polémique,

pour le moins. En l'occurrence, cette probabilité ne me trouble pas, car ma conviction très assurée (j'ai réellement lu tout le Nietzsche philosophe, les quatorze tomes des *Œuvres philosophiques complètes*, et dieu sait ce qu'il peut y avoir là-dedans de fatras répétitif, notamment dans les longs volumes de fragments posthumes), ma conviction est que non seulement Nietzsche est un réactionnaire de la pire espèce, mais que c'est aussi un penseur incroyablement surfait. Qu'on me fasse cadeau d'une année de vie gratuite supplémentaire, et je me ferai un plaisir de l'établir – par exemple à propos de Nietzsche et la biologie (il n'a strictement rien compris à Darwin !), ou de Nietzsche et la chose-en-soi (une hantise chez lui, mais comme il n'a même pas connaissance de la réfutation hégélienne décisive de la dichotomie kantienne phénomène/chose-en-soi, il tourne lamentablement comme un écureuil dans la cage d'un phénoménisme de pacotille, qui devrait suffire à interdire d'en faire un champion du matérialisme...). Je plaide résolument pour la polémique ainsi comprise, parce que la vie des idées n'est pas un long fleuve tranquille mais bel et bien en son fond quelque chose comme « la lutte de classe dans la théorie », de sorte qu'à l'esprit irénique manque selon moi une dimension cardinale.

J'ai certes touché à pas mal de choses en dehors de ces axes structurants – ainsi ai-je poursuivi après 1956 la réflexion sur la *laïcité* (notamment dans deux longs entretiens en 1985 puis 1996), entrepris de redéfinir la *culture* (« la culture », quoi qu'en dise la pensée reçue, et celle même qui porte la griffe d'Aragon dans la fameuse « Résolution d'Argenteuil », ce n'est pas que « le trésor accumulé des créations de l'esprit humain », mais tout autant les individus vivants dont l'*humanitas* s'est richement développée en quelque domaine que ce soit, et plus encore c'est la dialectique objective/subjective entre les deux, faute de quoi on en reste à une vision *aliénée/aliénante* de la culture ; du moins est-ce la thèse que j'ai développée en 1983 devant Guy Hermier et les autres membres de la SIC – la Section des intellectuels et de la culture au PCF –, et cette façon de voir a été durant quelques années, en principe, celle du parti...). J'ai travaillé et écrit sur Vygotski ou sur la traduction de Marx, sur la bataille de la représentation ou l'émancipation sociale et individuelle, etc. Je me suis occupé de *l'histoire du PCF* (un long texte, en 2000, sur la session d'Argenteuil du Comité central ; presque un livre, en 2008, sur « Essor et déroute des éditions du PCF, 1966-1994 ») ; et j'ai pour ferme projet d'apporter ma contribution, archives en main là aussi, à l'histoire véridique de la Refondation communiste, dont a déjà cours une version journalistique, voire historienne hautement discutable à mes yeux. A la demande des aînées de mes petites-filles, j'ai fait en quelque 400.000 signes le récit sincère de ce que furent mon enfance et mon jeune âge (*Qui je fus*, 2006-2008), et sur cette lancée j'ai écrit, j'écrirai peut-être encore quelques autres textes autobiographiques. Reste que ce qui peut être appelé « mon œuvre » consiste essentiellement en ce que j'ai produit dans les trois domaines anthropologique, philosophique et politique qui, non par hasard, sont ceux aussi des trois tomes de *Penser avec Marx aujourd'hui* à quoi veut servir d'introduction *Marx et nous*. Là est mon œuvre, du moins dans le sens théorique du terme. Mais précisément reste à dire, dans l'ordre du descriptif où j'en suis pour le moment, que je me sentirais trahi si on la détachait de mon « œuvre pratique ». Quelque chose d'essentiel manque à mon estime chez l'intellectuel qui ne *pratique* pas, se contente de méditer en sa librairie, l'intellectuel chez qui *cogite* ne rime pas aussitôt avec *milite*, ne fût-ce que ce degré zéro de militance qu'est déjà l'effort personnel d'aider à la diffusion de son écrit. Je ne peux admettre que « transformer le monde » soit pris comme une formule philosophique. A l'âge

où certaines phrases sont des révélations existentielles, j'ai été empoigné par celle-ci des *Manuscrits de 1844* : « Pour en finir avec l'idée de propriété privée, le communisme *pensé* suffit entièrement. Pour en finir avec la propriété privée réelle, il faut une action communiste *réelle*. » Ce que j'ai pu faire d'opérateur en ce dernier sens appartient de plein droit à ce que je tiens pour mon œuvre. J'en retiens ici les deux volets essentiels.

7. Celui-ci d'abord, élémentaire mais en même temps primordial pour qui veut « penser avec Marx » : l'édition en français de son œuvre et celle d'Engels. Qu'en amont d'un livre il y a un travail d'éditeur, je l'ai toujours bien su, pour la raison que mes parents étaient éditeurs-vendeurs d'ouvrages scolaires destinés à l'enseignement primaire ; j'ai grandi dans un appartement où il y avait une pièce dédiée aux rayonnages et paquetages de livres de calcul, d'histoire, de leçons de choses ou de géographie élémentaire, j'ai moi-même plus d'une fois fait des paquets – par la suite, j'ai été taxé de tâches rédactionnelles et illustratives... J'ai suivi attentivement tout au long des années 60 le travail des Éditions sociales, je l'ai apprécié souvent, j'ai aussi pesté contre plus d'une fois... Lorsqu'il me fut demandé de venir à Paris pour succéder à Guy Besse à la direction des E.S., j'ai bien compris que dire oui serait un définitif adieu à toute perspective d'enseignement dans le supérieur, mais je venais, en 1969, de voir échouer ma tentative, qu'on me donnait pour gagnée d'avance, de devenir maître-assistant à Aix, et ce dans des conditions tellement caricaturales qu'au vrai je ne renonçais qu'à une chimère... Après vingt ans de lycée, j'allais donc entamer pour douze ans une deuxième vie professionnelle dont le cœur devait être de mieux donner *pratiquement* à lire Marx.

Dans « Essor et déroute des éditions du PCF » j'ai déjà dit ce qu'a été ma contribution (1970-1982) à cette tâche, inutile de le répéter ici. Je résume, simplement : en douze ans, le fonds Marx-Engels des ES a plus que doublé, il s'est enrichi d'ouvrages majeurs comme la *Critique du droit politique hégélien*, les *Grundrisse* ou les *Théories sur la plus-value*, de douze tomes de la *Correspondance* complète, de volumes bilingues, de recueils divers. Des progrès signalés ont été accomplis quant à la qualité du travail de traduction, auquel a été attiré celui qui est aujourd'hui considéré comme le meilleur germaniste français ; des pas essentiels ont été franchis en direction d'une *édition complète*, dont j'ai – téméairement – fait prononcer la décision par le Comité central du PCF en 1973... Mais tout cela est venu achopper à la crise du CDLP en 76, devenue implacablement crise finale de tout le dispositif éditorial du PCF, crise finale marquée par le fabuleux despotisme de la sottise imposé par la direction administrative du parti. Ce fut alors un grand moment de vérité : allions-nous, la rage au cœur, nous résigner face au naufrage total d'un immense acquis, vécu d'un cœur léger à Fabien – « il faut admettre que nous ne savons pas gérer une entreprise d'édition, dont acte, nous ne nous en mêlerons plus jamais », et tant pis pour le personnel, pour les auteurs et pour le fonds : tel était le révoltant discours nécrologique de Gisèle Moreau, secrétaire du CC, de Michel Laurent, son bras droit liquidateur... A quelques-uns, en état de dénuement pratique défiant l'imagination, sans un sou, sans un bureau, sans un espoir concret, Richard Lagache, Alain Debernard, Chantal Gazzola, Christine Wunscher, quelques-autres et moi, nous avons décidé de sauver ce qu'avaient réussi à produire trois-quarts de siècle d'efforts non pareils, dans ce pays où l'édition de Marx et d'Engels fut froidement abandonnée par la bourgeoisie capitaliste à la seule initiative des partis ouvriers – Parti socialiste SFIO entre les deux guerres, avec l'édition Costes, Parti communiste SFIC, seul de plus en plus à la tâche

après la guerre, avec les Éditions sociales –, forfaiture bourgeoise, non exclusive de parts prises au gâteau dans les quelques périodes où Marx fut rentable, à quoi est dû, on ne le dit pas assez fort, le fait scandaleux que la France est le *seul* pays de haute culture à ne pas disposer encore d'une grande édition chronologique complète des penseurs du communisme.

La longue marche vers la création de La Dispute – trois ans et demi d'acharnement (février 1994-septembre 1997), Fabien mettant tous les bâtons possibles dans les roues – puis bien des années d'efforts pour concevoir la GEME et lui donner vie – élaboration du projet, appui de principe du CNL, acceptation par Isabelle Garo d'assumer la présidence, accord avec la MEGA, aide de la Fondation Gabriel Péri, sortie du premier volume en 2008... –, à tout cela j'ai pris continûment une part, et c'est une de mes grandes fiertés d'intellectuel pratique. Je ne sais jusqu'où je verrai grandir la GEME ; mais j'ai pour me réjouir tous les pas qui nous font peu à peu tourner le cap de l'irréversibilité – la venue au travail de jeunes aussi capables que Jean-Numa Ducange ou Laurent Prost, l'approche grâce à la multicom pétence de Richard de l'édition électronique du fonds Marx en sa totalité, la publication du *Chapitre VI*, la proche éventualité d'inclure dans la GEME des éditions encore améliorées des *Grundrisse* et du Livre I du *Capital*.. (Ici serait à placer un développement sur mon travail dans le domaine de la traduction – élaboration de principes de traduction du corpus marxien pour la GEME, y inclus l'analyse critique des traductions des *Grundrisse* et du *Capital* par J.-P. Lefebvre, traduction des textes de Marx rassemblés dans le volume d'*Ecrits philosophiques* chez Flammarion, révision de la traduction du HDFPS de Vygotski – addition de janvier 2012). L'évidence que Marx est ancré au plus haut niveau dans la bibliographie française de façon inextirpable et que je n'y suis pas tout à fait pour rien constitue à mes yeux une rubrique majeure de ce que je peux tenir pour « mon œuvre ».

8. Y appartient bien plus largement aussi ce que je pense avoir fait en faveur du *communisme* comme « mouvement réel » en même temps qu'intelligence générale de l'histoire. Ce qui recouvre deux périodes bien différentes de mon activité politique, deux trentaines d'années très inégalement productives d'authentique communisme. De 1950, date de mon adhésion au PCF, jusqu'aux approches de 1980, j'ai été un militant très convaincu et discipliné, pour l'essentiel suiviste bien que secondairement critique à l'occasion, et le temps que j'ai donné au parti, l'énergie que je lui ai consacrée, on peut mal s'en faire idée aujourd'hui où s'est beaucoup amoindrie chez la plupart la militance – myriades de réunions internes, de la cellule au Comité central, et publiques, du porte à porte à la tribune de grand meeting ; flots de paroles normatives et performatives, interventions, discours, rapports, conclusions ; tâches assumées, textes rédigés, campagnes menées, fédérations suivies... J'ai été plus de trente ans parmi ceux et celles qui ont fait marcher la machine communiste, du temps qu'elle semblait marcher. Et par là j'ai contribué, pour le meilleur et pour le pire, à la faire sembler marcher. Vers la fin des années soixante-dix a commencé de s'inverser chez moi le rapport entre suivisme principal et critique secondaire – j'ai dit plus haut le rôle déclenchant de la façon dont fut « abandonnée » en 1976 la dictature du prolétariat. Ainsi me suis-je engagé, en ma cinquantaine, dans ce qui allait devenir la longue histoire – toujours inachevée à mon sens – de la Refondation communiste.

Là vraiment est ce qui peut prendre place entière dans « mon œuvre » : par-delà l'évidence de la crise du parti, la conscience ébauchée de son essence latente : incapacité à *faire de la politique avec le communisme* ; l'invention tâtonnante, par-delà d'assez faciles

insolences et dissidences, de la *refondation* communiste, pratique plus inédite que le néologisme même avancé par moi en 1984 ; la longue marche sous bois, de 1984 à 1988, à la fois collective et personnelle, pour tenter de lui donner corps ; la tenace bataille interne au Comité central du PCF, de 1985 à 1994 (dix ans !) et plus largement dans le parti pour faire bouger dans un sens réellement communiste la stratégie, les pratiques, la culture ; le difficile effort interne au mouvement fondateur devenu public, de 1989 à 1994, pour y contrer la funeste dérive fitermanienne ; l'intense activité – bien après 1994 même, date à laquelle je quitte volontairement le Comité central – d'échange, intervention, proposition, rédaction pour faire naître et vivre, par-delà le temporaire et fallacieux *Refondations*, le crucial et durable mouvement *Futurs* ainsi que la publication du même nom ; la multiplication jusqu'aujourd'hui d'initiatives internes et externes pour donner à saisir ce que peut être à mon sens une effective *visée communiste* – démarche stratégique, contenu politique, mode d'organisation... Ce n'est pas le lieu d'en dire davantage sur cette aventure : je compte écrire une contribution à sa véridique histoire, pour autant que j'en aie été acteur et gardé traces. Ce n'est pas non plus le lieu d'examiner si cette geste, ayant échoué, a été en fin de compte pour rien, comme pense plus d'un, ou si plutôt, l'histoire n'étant pas close, elle a fait naître maintes préconditions pour ce communisme en acte du XXI<sup>e</sup> siècle qui verra ou non le jour, mais en l'absence duquel en tout cas l'humanité file un très mauvais coton – à cette interrogation cruciale je compte dire aussi de quelle façon, en toute sincérité, je suis tenté de répondre. Je tenais seulement à marquer ici que mon apport est allé non au seul « communisme pensé » mais au « communisme réel », ce qui achève sans doute de me décrire.

Une histoire aujourd'hui plus que séculaire montre le caractère central de la dialectique tantôt étroite, tantôt distendue entre marxisme théorique et marxisme pratique. Marx et Engels sont des exemples paradigmatiques de l'intime union au plus haut niveau entre ces deux lignes de travail, et de son irremplaçable fécondité. Par la suite, il a été possible d'observer tous les cas de figure: d'autres éminents exemples de cette intime union (Lénine, Gramsci...), mais de plus en plus aussi la tendance au clivage, et dans les deux sens: la régression du marxisme théorique vers la justification stratégique (Staline, Mao...), voire sa réduction au pur discours politique (Thorez, un cran au dessous encore Marchais...), ou inversement sa métamorphose en recherche et pédagogie universitaires, le marxisme pratique n'étant plus guère que prise de position affichée (Lefebvre, Althusser, Bidet...), ou même souci étranger que n'a pas à partager l'érudition marxologique... Toute évaluation de mon œuvre mise à part, il me semble permis de dire qu'à partir des années 80 elle a tendu à se ranger du premier côté, celui de l'interpénétration entre travail théorique et intervention stratégique, interpénétration hors laquelle il n'y a apport marxien qui vraiment vaille.

Je viens d'écrire : « à partir des années 80 », et là transparait ce qui manque à cette description principalement *spatiale* d'une œuvre distribuée selon des axes plus ou moins permanents : sa dimension *temporelle*, où elle a connu des changements qualitatifs majeurs. A schématiser, je dirai que mes activités productrices ont passé par trois époques : la prime jeunesse, jusque vers 1950 – révoqué de mon premier poste à Bruxelles, j'arrive à Chaumont, adhérent du PCF où d'emblée je milite à fond, j'ai vingt-quatre ans, fin d'une longue adolescence ; puis premier âge adulte, jusqu'au tournant des années 70 et 80, vingt ans d'enseignement en lycée, douze ans de direction des Éditions sociales, vie surchargée d'activités multiples où cependant je parviens à faire de la recherche, à écrire, à publier, et le point où j'en arrive intellectuellement s'exprime assez bien dans *Une introduction à la philosophie marxiste*, j'ai cinquante-quatre ans ; puis un deuxième âge adulte qui prend forme durable au début des années quatre-vingt, âge d'une œuvre plus foisonnante – à partir de 1982, je n'ai plus d'activité professionnelle qui me submerge – où la continuité visible avec la précédente recouvre des changements profonds d'orientation, et, si je ne me flatte, de niveau – quatre ou cinq ans encore de capacité intellectuelle non réduite, si j'ai la chance insigne d'en disposer, devraient me permettre de la mener entière au point que je conçois.

J'ai beaucoup écrit dans ma prime jeunesse – disons plus précisément, le travail écrasant à fournir en cagne ne l'autorisant guère, dans mes quatre années passées à Ulm puis mon année bruxelloise, voire mes premiers trimestres chaumontais –, mais ces écrits-là ne peuvent guère être compris dans « mon œuvre ». Vers mes vingt ans, ce n'est pas du tout philosophe que je rêvais d'être, mais écrivain – grand écrivain, bien entendu. Et dans le double contexte de la brillante vie mondaine qui fut alors temporairement mienne en même temps que de l'anxieuse interrogation solitaire sur ce que je voulais être, avide de succès, voire de rentrées d'argent – noire était la misère du normalien sans parents fortunés, avant la conquête syndicale d'un pécule moins indécent – mais plus avide encore de quelques lumières dans ma nuit, j'ai écrit tous azimuts – d'assez longues nouvelles, des scénarios de film, un argument de ballet pour Georges Auric, une étude sur le personnage de Faust pour René Clair préparant *La Beauté du diable*, un livret d'opéra pour un compositeur nobliau triestin milliardaire, des articles de critique cinématographique et une longue étude (*Cinéma et méthode*) pour la *Revue internationale de filmologie* que venait de créer Gilbert Cohen-Séat, que sais-je encore, mais surtout, surtout de l'écriture poétique, de toutes sortes, le plus souvent sans règle, voire en prose, divagations oniriques, morceaux hétéroclites d'une sorte de journal intime décousu, et aussi, à Bruxelles puis Chaumont, jamais menés au bout, des essais critiques à tendance de plus en plus philosophico-politique, un pamphlet contre Sartre, un éreintement des *Justes* de Camus... Ma tendresse pour quelques-unes de ces productions ne m'a jamais dissimulé que ne s'esquissait là nulle œuvre, que je n'avais rien de probant à dire, que je ne serais pas « grand écrivain », ce qui m'a beaucoup attristé... Mais peu de temps, car ma neuve vie d'adulte militant communiste et apprenti marxiste eut tôt fait de dévaluer ce juvénile fantasme littéraire – sans l'extirper tout à fait, l'intense besoin de production poétique ayant fait quelque retour dans des moments particulièrement durs de mon existence des années 70 et 80. Traces d'une autre vie possible – mais possibilité plus formelle que réelle...

1. « Mon œuvre » commence bien, je pense, avec l'article de 1952 sur « Lénine, Pavlov et la psychologie », coup d'envoi de quelque trente ans à lire, penser, chercher, écrire selon les axes décrits plus haut, l'anthropologique, le philosophique, le politique, avec en supplément initial un peu de dix-neuviémisme, en complément tardif la bioéthique, et en accompagnement permanent pas mal de polémique. Si je regarde comme « première œuvre » ma production jusqu'en 1980, c'est qu'elle me semble s'étoffer et s'approfondir à l'intérieur de sérieuses limites qui l'affectent toute, quoique inégalement, et qu'a commencé de me faire transgresser le grand tournant biographique et théorique, en partie fruit de l'effort, en partie cadeau du sort, qui a marqué pour moi le milieu des années 80 – je vais entrer alors, il se trouve, dans la soixantaine, et en même temps dans ma « deuxième œuvre ».

La première, qui de la lettre à *La Raison* va à *Une introduction à la philosophie marxiste* en passant par *La Différence*, *La philosophie française...*, *Marxisme et théorie de la personnalité*, *Les Communistes et l'Etat*, pour marquer des jalons, m'apparaît aujourd'hui, quand il m'arrive d'y remettre le nez, à la fois sensiblement plus riche de choses valables que je n'en étais venu à le penser et tout de même loin d'une vraie maturité d'ensemble. J'y vois l'inexpérience, l'ignorance, l'intempérance, tout en y découvrant parfois avec surprise, déjà nettement formulés, des analyses et points de vue auxquels je croyais n'être arrivé que récemment – j'anticipe vite, mais n'avance que lentement sur le fond. L'idée que cette première œuvre serait ce qui allait rester de moi m'insatisfaisait vivement – d'où la motivation à reprendre, retravailler, reconcevoir en allant plus loin et de façon plus assurée, mais à peu près toujours dans la même direction : il me semble avoir presque d'emblée bien choisi le cap par moi-même, c'est la navigation qui laissait beaucoup à désirer. J'ai su très tôt lire la 6<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach comme il se doit et entrevoir la vérité à propos de l'aliénation, ce qui ouvrait un champ de réflexion anthropologique capital ; tôt aussi envisagé correctement la question du renversement matérialiste de la dialectique et de la reconception dialectique du matérialisme, condition décisive d'accès à un philosophique marxien souvent si mal saisi à mes yeux ; puis j'ai pris la mesure, immense, de la question posée par l'abandon de la dictature du prolétariat et cherché à la suivre jusqu'au bout, qui s'est avéré être la réévaluation, amorcée en 1982, de la visée communiste. J'ai mené ces batailles de façon extrêmement minoritaire, en accointance avec peu de proches – Jean-Jacques Goblot, Jacques Milhau, presque tous ceux qui osaient mépriser le garaudysme ayant plus ou moins passé à l'althussérisme, tel Michel Verret –, plus d'une fois même traçant ma voie carrément en solitaire à qui n'était promise nulle reconnaissance. Je n'ai pas eu l'avancée facile. Me reste une fierté d'avoir su être ce chercheur sans bénéficier, pour le moins, des conditions favorables à la recherche que connaît tout universitaire...

S'y ajoute que la production de cette première œuvre est aussi l'histoire d'une considérable progression dans la connaissance et intelligence de la pensée marxienne – par exemple entre « Lénine, Pavlov et la psychologie » (1952) et *Marxisme et théorie de la personnalité* (1969), *La Différence* (1960) et *Une introduction à la philosophie marxiste* (1980). Je n'ai cessé d'étendre ma lecture de l'œuvre immense de Marx – lecture loin de son terme encore... En 1967 paraissait le premier tome des *Grundrisse* dans la traduction (très peu fiable) de Dangeville, l'année suivante le deuxième tome et en même temps la grande édition de *L'Idéologie allemande* aux Éditions sociales : dans *Marxisme et théorie de la*

*personnalité*, manuscrit terminé en décembre 1968, la lecture serrée de ces deux œuvres majeures est visiblement intégrée – c’est sauf erreur le premier travail marxiste à l’avoir fait. A cette époque, et plus systématiquement à partir de 1970 (je dispose alors, dans ma bibliothèque des ES, de la collection intégrale des MEW), je me suis mis à la lecture de Marx dans le texte original, d’où de considérables progrès dans le repérage des problèmes et souvent de leur solution – par exemple sur la catégorie marxienne de contradiction qu’éclaire l’usage du mot *Antagonismus* à partir des années 50, ou sur le complexe vocabulaire de la *Materialität* si abusivement simplifié dans les traductions existantes... J’avais un peu tendance, en 1980, à me croire parvenu au bout de mon travail de clarification personnelle – naïve présomption.

Avec trente ans de recul, je mesure les considérables défauts de cette première œuvre. Le premier est qu’elle reste, dans ses formes et thèses globales, trop captive encore des *vues marxistes admises* à l’époque, à commencer par la pseudo-évidence qu’existerait chez Marx et Engels, tous deux mis sur le même plan sous ce rapport aussi, un ensemble de vues méritant d’être tenu pour « la philosophie marxiste » – un grand mérite d’Althusser a été d’ébranler, le premier, cette pseudo-évidence. De façon générale mon travail de cette première période reste tributaire de la vision doctrinale du « marxisme » avec ses composantes-bien-connues, « matérialisme dialectique », « matérialisme historique » et « socialisme scientifique ». J’ai fait tenir des analyses en plus d’un cas novatrices dans des formulations canoniques – en 1980 même, avançant une vision déjà largement catégorielle du philosophique marxien, je l’inscris encore, malgré bien des précautions de style, sous l’intitulé de « la philosophie marxiste ». Relu aujourd’hui, mon travail d’alors m’apparaît, lors même que je m’y reconnais toujours, comme n’allant pas au bout de sa logique. A quoi se surimpose un deuxième défaut majeur : mes inventions théoriques les plus marquantes, celles dont j’ai la satisfaction de juger qu’elles constituent sans doute d’authentiques développements de la pensée marxienne, sont souvent grevées de façon contradictoire par la persistance d’une *démarche abstraitement spéculative* en manifeste retrait sur ma compréhension de la dialectique matérialiste. Ainsi de la dichotomie tranchée activité concrète/activité abstraite donnée, dans *Marxisme et théorie de la personnalité*, pour un structurant primordial des logiques d’emploi du temps ; ainsi encore, de façon significativement homologue, de la dichotomie tout aussi tranchée entre antagonisme et non-antagonisme dont mes travaux publiés ou inédits du tournant des années 60 et 70 font le cœur d’une logique dialectique hardiment prolongée au-delà de Hegel et de Marx : deux cas exemplaires où il m’a fallu par la suite repenser de façon beaucoup plus interpénétrée des contraires d’abord abstraitement séparés. Certes est classique, chez qui produit une nouvelle et ambitieuse analyse, la tendance initiale à isoler schématiquement et contre-productivement les termes qu’elle dévoile, mais d’une pensée en principe dialectiquement instruite on est en droit d’attendre qu’elle sache n’y pas céder. J’ai mal su éviter le piège avant 1980.

Un troisième défaut de cette première œuvre touche à sa façon de pratiquer le *rapport entre théorie et politique*. J’aborde ce point avec franchise, mais aussi avec circonspection, car si j’ai à y reconnaître la marque chez moi d’une relative immaturité en la matière jusqu’aux abords de la cinquantaine, il est aussi le lieu d’un très mauvais procès qui me fut fait avec constance, plus d’une fois avec impudence, et jusque tout récemment. Convaincu

que la pensée marxienne a prise effective sur la réalité du mouvement historique, j'ai eu durablement tendance à penser de façon un peu courte les rapports entre théorie et politique, comme on le voit bien par exemple encore dans mon article de 1978 « Sur la catégorie de possibilité ». Le reproche m'a été fait d'y confondre analyse philosophique et justification d'une politique, d'une façon que j'estime infondée (rien dans ce travail philosophique, que je persiste à trouver valable, n'est « pour les besoins de la cause », tout son sens est même de montrer, au rebours du grief, que la culture catégorielle est indispensable à toute politique se voulant juste), mais il est très vrai que passer en permanence, comme tend à le faire cette étude, du registre de l'analyse conceptuelle à celui de la stratégie politique accrédite l'idée d'une traductibilité bien trop directe de l'une dans l'autre – pratique fréquente chez Lénine, où je l'avais apprise, et qui n'est pas le meilleur de ce qu'on trouve chez lui... L'accusation redoutable de présenter comme élaboration philosophique ce qui ne serait au vrai que justification politique a été aussi portée contre plusieurs de mes travaux des années 60 et 70 dans des conditions que j'ai ressenties comme scandaleuses – par exemple visant l'article de 1967 sur « Contradiction, antagonisme, explosion » (j'y aurais cuisiné une critique « philosophique » de Mao pour étayer la dénonciation politique de l'orientation du Parti communiste chinois, cela alors que je contestais notoirement les thèses de Mao sur la contradiction bien avant 1963, avec une argumentation théorique forte qu'on se dispensait ainsi d'examiner), ou à propos de *Marxisme et théorie de la personnalité* (ce livre de cinq cents pages aurait été concocté pour « justifier » la prise de position du PCF à Argenteuil en faveur de l'humanisme, imputation déjà ridicule en ce qu'elle confond l'*humanisme pratique* du discours politique et l'*humanisme théorique* disqualifié par Althusser...). Mais par là je touche à la façon dont tout mon travail théorique est présenté par quelqu'un comme Frédérique Matonti, sur quoi je reviendrai plus loin. J'admets que ma première œuvre est marquée ici ou là par une vision trop courte des rapports entre théorie et politique ; je m'insurge avec indignation contre le rabaissement de mon travail théorique de cette première période en arriviste faire-valoir.

2. Sous les limites et défauts de cette première œuvre se lisent en définitive les extrêmes difficultés qu'a dû affronter en permanence jusqu'au cours des années 80 mon travail de chercheur – disette chronique de temps disponible, effets lourds d'un investissement majeur dans la militance politique, distance insuffisamment prise avec l'esprit de parti communiste. Aussi bien le progressif passage à ma deuxième œuvre coïncide-t-il chronologiquement avec mon départ des ES en 1982, libérateur de la permanente bousculade des tâches pratiques, mon insurrection fondatrice de 1984 contre la direction du PCF, puis à partir de 86 ma liberté de retraité vis-à-vis non point des engagements prenants – CCNE ou Mouvement *Futurs* – mais des obligations imposées – ainsi l'Ille-et-Vilaine est-elle, en 1982, la dernière fédération du parti que j'aie eue à charge, même si en 1985 je dus encore « aider » la section d'Antony... Dans les deux dernières décennies, j'ai enfin pu connaître ce qu'est une vie de recherche non certes oisive au dehors mais vraiment autonome au-dedans. La chance inestimable de vivre vieux en état de penser et travailler...

Qu'est-ce que ma « deuxième œuvre », bibliographiquement parlant ? J'énumère l'essentiel, parmi maintes centaines de productions petites ou grandes : l'article de fin 1982 (paru en 1983 dans *La Pensée*) « Où en sommes-nous avec le socialisme scientifique ? » ; le dernier chapitre de *Structuralisme et dialectique*, « Forme, formation transformation », écrit

en juin 1984, au moment même de mon intervention au Comité central avançant l'exigence d'une « refondation communiste » ; ma contribution au livre collectif *Je / Sur l'individualité*, « La personnalité en gestation » (rédigée fin 86) ; le manifeste du CCNE, *Recherche biomédicale et respect de la personne humaine* (1987) ; le long texte inédit, « Pour un dialogue sur la dialectique » adressé en 1989 aux auteurs pressentis d'un ouvrage collectif sur ce sujet, d'Ilya Prigogine à Lucio Colletti ; le livre *Communisme, quel second souffle ?* paru début 1990 à Messidor ; *Pour une critique de la raison bioéthique*, Odile Jacob, 1994 ; la conférence sur « Althusser et la dialectique », prononcée en 1995 (dans *Althusser philosophe*, Actuel Marx, 1997) ; l'intervention au Congrès Marx de 1997, « Alternative socialiste ou visée communiste ? » ; le volume collectif *Sciences et dialectiques de la nature*, La Dispute, 1998 ; *Commencer par les fins – la nouvelle question communiste*, La Dispute, 1999 ; « De quelle culture logico-philosophique la pensée du non-linéaire a-t-elle besoin ? », texte de 2002 paru dans *Emergence, complexité et dialectique*, Odile Jacob, 2005 ; le 1<sup>er</sup> tome de *Penser avec Marx aujourd'hui, Marx et nous*, La Dispute, 2004 ; *Qu'est-ce que la personne humaine ?*, La Dispute, 2006 ; le 2<sup>e</sup> tome de *Penser avec Marx aujourd'hui, « L'homme ? »*, La Dispute, 2008 ; par anticipation au moment où j'écris ceci, le choix de textes philosophiques de Marx (rédaction achevée) à paraître chez Flammarion en 2011. Je suis engagé dans la préparation des tomes 3 et 4 de *Penser avec Marx aujourd'hui*, et quelques autres choses encore. S'ajoute à cette production une série de textes inédits, voire non destinés à publication, de caractère en tout ou partie autobiographique : *Qui je fus ?* (2006-2008), long récit de mon enfance et mon jeune âge, *Essor et déroute des éditions du PCF (1966-1994)*, écrit en 2008, *Marginalia* (2009), patchwork personnel, « Philosophe officiel, vraiment ? » (2009), approfondissement de la polémique avec F. Matonti... En gros, un million de signes, à quoi j'ai déjà dit que je me propose d'ajouter notamment une longue contribution personnelle à l'histoire de la Refondation communiste, accompagnant les archives dont je dispose en ce domaine.

Cette liste parle d'elle-même. L'essentiel y est d'évidence une dizaine de livres qui s'avancent sensiblement plus loin sur les mêmes trois axes majeurs de tout mon travail – anthropologique, philosophique, politique. En ce sens ma deuxième œuvre ne fait que prolonger la première. Elle s'en distingue pourtant déjà en extension, incluant notamment de façon massive deux ordres nouveaux de préoccupation : les problèmes de bioéthique et la question du communisme – à quoi s'est adjoint le souci récent du témoignage historique et de la clarification autobiographique. Plus encore, sauf erreur, elle s'en différencie en qualité : tendent à y disparaître, si je ne m'abuse, les défauts de la première – enfermement partiel dans « le marxisme », tribut encore versé à un simplisme spéculatif, rapport parfois trop court entre théorie et politique, de façon générale maturité incomplète de la démarche. C'est que l'œuvre de cette deuxième époque repose toute sur un massif recyclage culturel couplé avec une mutation biographique non moins déterminante : aux parages de la soixantaine, quelque chose comme une seconde adolescence, un plus radical passage à l'autonomie adulte – un psychanalyste ne manquerait pas sans doute de relever que mon père meurt en 1980, ma mère en 1983. J'ai déjà dit ailleurs les agents décisifs de cette mutation : les séminaires des années 83-86, l'entrée au CCNE en 83, l'insurrection refondatrice à partir de 84. A travers le séminaire sur les sciences de l'humain, j'ai notamment révisé en hausse mon évaluation de Freud, à l'intérieur des limites qui me paraissent toujours les siennes ; au même moment je découvre Vygotski à l'occasion du grand travail de traduction de Françoise

qui débouche en 1985 sur la publication de *Pensée et langage* : double renouvellement capital de ma culture psychologique. A travers le séminaire sur sciences de la nature et dialectique, je m'initie notamment à la physique quantique et aux horizons gnoséologiques dépaysants qui s'y découvrent ; en même temps je fréquente au CCNE de grands biologistes comme Jean Dausset ou François Jacob, je lis des auteurs comme Stephen Jay Gould, je m'approprie toute une littérature biomédicale de pointe : double soubassement capital pour ma culture philosophique. Mon activité au CCNE quant à elle s'avère d'emblée multistructurante : jeté dans un univers de questions théoriques et pratiques complètement inédites, il me faut inventer en solitaire une façon marxienne d'y faire face ; appelé à frayer les voies d'une entente éthique possible en tant que pilote de la réflexion dialoguée sur la personne, j'ai la responsabilité d'explorer une stratégie juste pour une grande cause nationale ; premier communiste à bénéficier de pareille expérience, il m'incombe de faire saisir à la direction du PCF, qui n'en a cure, la portée politique très neuve de la bioéthique : tout me contraint ainsi à l'autonomie. C'est davantage encore le cas bien sûr de la bataille pour une refondation communiste : ce qui s'engage là en 1984 n'est rien de moins que l'effort de se substituer en pensée à la direction du parti et, dans une mesure du possible à élargir hardiment, de la contraindre en pratique – effort aux antipodes même de toute justification suiviste. Dans les considérations sur la vieillesse par quoi s'achève « *L'homme* » ? je donne pour biographiquement décisif le renouvellement des capacités et motivations (ou non) à l'approche de cette troisième vie que peut et doit être la retraite ; j'en parle d'expérience.

Ce dynamisme vécu s'est fait mouvement de pensée. Si on compare *Marxisme et théorie de la personnalité* et « *L'homme* » ?, le chapitre 6 d'*Une introduction à la philosophie marxiste* et ma contribution à *Sciences et dialectiques de la nature*, « Où en sommes-nous avec le socialisme scientifique ? » et *Commencer par les fins*, je pense que, sur ces trois axes majeurs de mon travail, le progrès saute aux yeux. Les savoirs convoqués sont plus vastes et plus sûrs, l'analyse a gagné en exigence, la stratégie d'ensemble porte plus loin, sa dimension politique émane du dedans même de la démarche. Dans « *L'homme* » ? est proposée non seulement une vue de l'historico-biographique apte, je le pense, à fonder une nouvelle cohérence d'ensemble des sciences de l'humain mais une caractérisation de la gravissime crise où est entrée l'*humanitas*, avec pour corollaire l'ambitieux projet pratique de promouvoir la « cause anthropologique » à l'égal de l'écologique. Dans *Emergence, complexité et dialectique*, dans l'Introduction à mon choix de textes philosophiques de Marx – demain, je l'espère, davantage encore dans le tome 3 de *Penser avec Marx aujourd'hui* – la méthodo-logique dialectique entreprend de se remettre après une trop longue interruption en phase avec les savoirs scientifiques contemporains, le philosophique marxien change quelque peu de figure, voire de stature, la pensée-Marx justifie la prétention de qui la donne pour la conscience lucide de notre temps. Dans *Commencer par les fins*, dans mes interventions de la dernière décennie sur la nouvelle question communiste – et là aussi, j'espère, plus encore dans le futur tome 4 de *Penser avec Marx aujourd'hui*, s'il m'est donné de m'aventurer jusque là –, est reconnue chez Marx de façon argumentée une pensée du rapport entre socialisme et communisme tout autre que celle qui continue de lui être couramment prêtée, la question rétrospective et prospective cruciale du communisme en reçoit un très nouvel éclairage, avec des effets potentiels de première grandeur sur la stratégie à développer au XXI<sup>e</sup> siècle pour un dépassement viable du capitalisme. Des

travaux effectués en terrains variés, de la bioéthique à la traduction de Marx, sont venus étayer cet ensemble de vues. Ce que j'avais ébauché dans ma première œuvre, je pense l'accomplir avec la seconde.

Qu'ai-je donc fait en somme, en bientôt soixante ans de travail suivi ? Ambitieuse question à laquelle, le mot fin approchant, je suis en droit de chercher pour moi-même réponse loyale. Disons d'abord : je n'ai cessé de penser *avec Marx*, non point tant *dans Marx* – il est des érudits de son œuvre avec qui je ne saurais songer à rivaliser – qu'*à partir de Marx*, ma constante motivation ayant été de comprendre et agir pour faire ma petite part de l'immense « transformer le monde », de l'abyssal « changer la vie ». Marx m'a d'emblée captivé, mais d'emblée autrement qu'on ne me le présentait. Je puis dire en toute sincérité que je n'ai jamais adhéré en profondeur ni, bien sûr, à la vulgate stalinisée des années 50 – même si, ce qui est autre chose, j'ai été assez longuement marqué par un stalinisme pratique –, ni à la stimulante problématisation mais sans guère de réponse que proposait Lefebvre, ni même à la décapante reformulation althussérienne de la pensée marxienne, dont avec beaucoup d'autres j'ai reçu la forte impulsion tout en en récusant d'emblée la plupart des orientations. Qui veut bien lire et comparer avec les marxistes de référence à l'époque doit je pense constater que s'affirme dès les débuts (article de *La Raison*, critique de Lefebvre, polémique avec Garaudy, compte-rendu des travaux d'Althusser dans *l'Humanité* en 1966...) une foncière autonomie de démarche à travers ses tâtonnements. Ce n'en est pas moins la lecture althussérienne de Marx qui s'est largement et durablement imposée depuis les années 70. Et cette lecture, où domina en un premier temps la brillante intronisation politico-culturelle du marxisme, a de plus en plus tendu à en contester la rigueur, en limiter la portée, voire en dénier la pertinence – dans les années 80, Althusser va jusqu'à faire du matérialisme marxien un repoussoir, de la dialectique une horreur, du communisme un mythe eschatologique. A travers les apports variés de Balibar, Labica ou Lecourt hier, de Bidet, Renault ou Haber aujourd'hui, ce qui a perduré de façon dominante dans notre vie universitaire et plus largement culturelle est la vision plus ou moins expressément althussérianisée d'un Marx certes brillant critique de notre modernité mais penseur qui ne s'est pas bien compris lui-même, n'a pas su se délivrer jusqu'au fond de Hegel, n'a pas produit dialectique ni matérialisme qui vaillent, n'a pas frayé de voie crédible pour « transformer le monde »... C'est ce Marx à demi renié qui continue envers et contre tout d'encombrer la perspective, refoulant dans les marges les apports dans l'ensemble bien plus féconds de plusieurs autres comme Jacques D'Hondt, Michel Vadée, Olivier Bloch, Solange Mercier-Josa, Daniel Bensaïd, André Tosel, Isabelle Garo, pour une part Yvon Quiniou...

Ce que je pense avoir fait, dans le même sens qu'eux mais selon ma ligne propre – une exigence théorique sans cesse en phase avec une très active implication politique –, c'est interroger avec opiniâtreté durant nombre de décennies les rapports entre pensée marxienne et pratique communiste, rapports tellement obscurs au milieu du siècle dernier sous leur apparente clarté livresque, jusqu'à faire émerger enfin une façon de voir et d'agir capable, je le pense, de relancer la cause révolutionnaire dans l'extraordinaire urgence historique où nous sommes. Si je détaille un peu, cela veut dire d'abord une *vraie sortie* des deux démarches si nocives, siamoises autant qu'hostiles, qui ont longuement mené leur monde, celle du marxisme organisationnel déduisant sans le dire ni même toujours le voir sa

supposée théorie de ses besoins politiques, celle du marxisme universitaire extrapolant une supposée politique à partir de ses investigations théoriques biaisées – sortie qu'autorise seul un mode très neuf de congruence, dans le refus de l'une ou l'autre variante du déductivisme, entre pensée théorique et pratique politique. Congruence qui à son tour n'est accessible qu'à condition d'innover foncièrement de ces deux côtés. Du côté du mode de pensée traditionnellement nommé marxisme, dépasser le dilemme sans vérité entre aliénation doctrinale (« le matérialisme dialectique », « le socialisme scientifique »...) où ne fait que s'habiller en prêt-à-porter conceptuel une stratégie préétablie, et liquidation théorique (répudiation althusserienne de l'essentialité philosophique, la rationalité dialectique, la logique historique) où la visée communiste tourne au vœu pieux, moyennant le passage à une inédite acception *catégorielle* du philosophique – sans lequel on ne pense rien qui vaille, mais qui ne peut rien penser pour nous –, impliquant relance majeure de la dialectique matérialiste, la dissolution complète du doctrinal allant ainsi de pair avec la revalorisation résolue d'un théorique de nouvelle sorte. Et du côté du mode d'action fictivement nommé communisme, dépasser le dilemme lui aussi sans vérité entre repli sur quelque projet controversable de « socialisme » dont la voie serait ouverte par des victoires électorales – pâle résidu stratégique de ce que fut jadis la ligne de la IIIe Internationale – et fuite déclarative plus qu'effective vers une rupture révolutionnaire dont ne sont crédiblement conçues ni les visées économique-sociales, ni les possibilités politico-historiques, ni les conditions organisationnelles – rémanence de plus en plus décalée d'une grande histoire de jadis –, et cela moyennant la prise enfin au sérieux de la *perspective marxienne du communisme* en des conditions qui pour la première fois peut-être l'autorisent réellement, d'où la vaste entreprise de *refonder* (autrement dit refondre) en conséquence la façon de faire de la politique ainsi que les formes d'acculturation et d'organisation qu'elle réclame. Cette double élaboration conjointe d'une *conception catégorielle du théorique* et d'une *visée refondatrice du communisme*, désormais en valable résonance, ouvre à mon sens sur une nouvelle époque potentiellement bien plus féconde de l'après-Marx, tournant la longue page qui s'est écrite dans les années 60 et brouillée dans les années 80, et qu'on nous donne trop souvent encore pour le dernier mot du marxisme. Tout mon travail témoigne, sauf erreur, de la caducité du mot même de *marxisme*, tendanciellement conservateur, avec sa finale en –isme, de ces dilemmes archaïques auxquels il est vital d'échapper. C'est à quoi j'ai essentiellement visé depuis trente ans, arpentant des domaines majeurs trop peu fréquentés par les « marxistes » – de l'anthropologie théorique à la dialectique de la nature en passant par la bioéthique –, assumant les risques de l'invention, m'efforçant de pratiquer, en place du marxisme, une « pensée-Marx » revenant avec acuité à Marx pour aller très au-delà de Marx selon sa visée même – science de la biographie, dialectique générale, matérialisme catégoriel, ordre de la personne, visée communiste, cause anthropologique, centralité horizontale... Je pense avoir fait avancer l'accomplissement des tâches qui s'imposaient à nous et que j'ai faites miennes dans les années 60 lorsque j'ai, assez seul, choisi le « ni Garaudy ni Althusser », en 1984 en engageant la bataille refondatrice, en 2004 en concevant la tétralogie *Penser avec Marx aujourd'hui*... Bénéficiaire aux débuts de ma vie pensante d'un héritage marxien à la fois infiniment précieux et mécompris de navrante manière, j'en transmets une version personnelle beaucoup travaillée qui me semble plus authentique, plus créative, plus opératoire, en une conjoncture historique où son apport fait dramatiquement besoin.

Si j'ai réellement fait, plus ou moins bien, ce qui vient d'être dit, doit m'être crédité ce qui n'est pas donné à tout faiseur de livres : la *production d'une œuvre*.

= = =

Mais me voici bien au moment difficile de ce récapitulatif : celui de l'auto-évaluation. Je ne me joue pas à moi-même l'air de la fausse modestie : je pense vraiment avoir produit une œuvre, et il m'arrive, en moment très euphorique, de juger qu'elle a même des atouts pour se voir estimer marquante. Mais je ne me raconte pas non plus d'histoire : je sais bien qu'en cette matière le jugement de soi sur soi, s'il n'est pas forcément faux, n'est jamais validé que par le jugement des autres, d'un suffisant nombre d'autres. Et c'est là que l'affaire se gâte. Car de reconnaissance publique de la production sèviennaise comme une œuvre, il n'y en a jamais eu. Jamais. Du moins jusqu'à cette initiative de l'Union rationaliste fin 2008, m'accordant son prix annuel « pour l'ensemble de mon œuvre ». Formulation dont se comprend qu'elle m'ait intimement touché, à quatre-vingt-deux ans, et à plus forte raison commentée comme elle le fut à la Sorbonne... Mais l'amour-propre est lucide. L'Union rationaliste, concrètement, ce fut en l'occurrence quelques communistes dont le choix me manifestait leur estime, occasion saisie par quelques proches pour des commentaires chaleureux appuyés par une assistance familiale et amicale prévenue en ma faveur : moment de joie spinozienne, non pourtant de démonstration cartésienne que je ne me monte pas la tête en pensant avoir produit une œuvre. En un sens même, je sais de science évidente et irrémédiable n'avoir pas *produit d'œuvre*, du moins au sens où la seule vraie preuve d'une œuvre est qu'elle *agit* dans son temps comme telle. « Mon œuvre » a-t-elle *agi* dans le dernier demi-siècle ? Si peu qu'il serait plutôt comique d'en parler. Et à ce non-agir passé, plus rien ne pourra jamais être changé, fussent de bons esprits en protester dans l'avenir. Ici aussi, je vis une contradiction : heureux d'avoir œuvré comme j'ai fait, marri de n'avoir point *fait œuvre*.

Un récent propos m'en a mieux encore pénétré. Invité en juin dernier par Jean-François Kervégan à une journée Marx qu'il organisait en séminaire restreint à la Sorbonne, j'eus l'occasion, entre autres, de revenir sur mon litige fondamental avec Althusser à propos de la 6<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach, de l'humanisme, l'anthropologie et l'aliénation ; prenant ensuite la parole, Etienne Balibar dit tout à trac, devant une assistance marxiste relevée, Emmanuel Renault, Franck Fischbach, Toni Negri et quelques autres : « Dans cette affaire, Lucien, il est évident que c'est toi qui avais raison contre Louis »... Propos qui, on le comprend, venant d'Etienne, fit en moi sensation. Mais qui, prononcé quarante ans *post festum*, ne faisait au fond qu'enregistrer son contraire : *historiquement*, c'est bel et bien Althusser qui a *eu raison* contre moi, qui a *eu raison de moi*, et cela sans recours – Dieu même ne peut faire qu'ait été ce qui n'a pas été...

Voilà qui agite bien des idées contraires. Une question de fait, d'abord : est-ce vrai qu'il n'y eut jamais reconnaissance publique de ma production comme une œuvre ? Je sais ce qu'à la rigueur on pourrait objecter, m'imputant cette vue noircie des choses qui trahit l'ambition déçue. On évoquera l'audience de *Marxisme et théorie de la personnalité*, les échos de mon travail des années 70 en Europe et en Amérique latine, la notoriété qu'a traduite en 1983 ma nomination au CCNE... – on serait assez en peine d'allonger la liste. Il

n'est pas faux que de la fin des années 60 au début des années 80 mes livres aient eu quelque retentissement, mon nom une modeste existence publique. On conviendra pourtant que la *reconnaissance d'une œuvre* implique bien davantage – l'authentification de la chose chez de bons auteurs, sa déclinaison en études critiques dans des articles ou même des livres, sa répercussion médiatique en entretiens ou pages spéciales, sa récurrente confirmation dans les notes infrapaginales et les bibliographies, son attestation pratique en chiffres de vente... Y a-t-il rien de tel dans mon cas ? La réponse est facile. Pas d'authentification reçue, d'étude critique, d'existence médiatique, pas même, ou si peu, de présence bibliographique. Et si jadis, en un tout autre contexte historique, plusieurs de mes livres ont connu des diffusions à cinq chiffres, il y a beau temps que cette époque est révolue. En quatre ans, le tirage du premier tome de *Penser avec Marx aujourd'hui* s'est péniblement épuisé – guère plus de 2.000 exemplaires. Au bout de deux ans le deuxième tome, qui compte à mes yeux, n'en est qu'à 1.500, n'ayant suscité que bien peu d'attention. Ce n'est nul plaisir morbide qui me le fait froidement constater : objectivement parlant, il n'y a pas d'œuvre sèviennaise.

Mais pourquoi cela, si pourtant sa substance écrite existe, comme il semble ? Question à la fois simple et complexe. En premier pour une raison générale évidente à qui du moins observe les choses avec un minimum de lucidité : parce que nous vivons dans un monde politico-culturel où la reconnaissance d'une œuvre *marxiste*, pour user de cet adjectif consacré, si elle n'est pas totalement inaccessible, se paie énormément plus cher que toute autre. Dans la France du XXe siècle – et rien n'a changé jusqu'ici en mieux dans celle du XXIe commençant –, la France de l'incroyable tradition cousiniennaise à l'Université et du pilotage bourgeois des médias publics comme privés, *tout marxiste* a droit à discrimination négative, discrimination certes parfois modulée mais jamais annulée. On ne le sait pas assez pour la bonne raison que cette même vigilance de classe tend à proscrire tout ce qui tend à la mettre à nu – j'en ai su quelque chose par l'accueil fait jadis à mon livre sur la philosophie française, vilipendé par la bonne conscience bourgeoise relayée en l'occurrence par l'œcuménisme garaudyste – Marc Soriano, philosophe communiste trop tôt disparu, fut l'un des rares braves à prendre offensivement sa défense dans *Les Lettres françaises*. Y a-t-il un seul travail universitaire – ou non universitaire d'ailleurs – sur les discriminations et répressions dont furent victimes à des degrés divers dans leur vie professionnelle et leur activité d'auteurs les intellectuels communistes en général, plus spécifiquement les philosophes ? A ma connaissance, aucun. Question *taboue*, au point qu'évoquer ces discriminations et répressions, dont je peux personnellement détailler nombre d'exemples, c'est souvent se heurter – parfois même chez des communistes, chez une Frédérique Matonti ! – à un scepticisme tranquille, voire à une confondante tentative de contre-argumentation.

On peut soutenir, et je soutiens, que *tout philosophe marxiste* a plus ou moins expérimenté à ses dépens le pouvoir pérenne de l'antimarxisme. Parmi ceux et celles qui en raison de la qualité de leur travail pouvaient prétendre à l'enseignement supérieur ou aux institutions de recherche, la plupart ont dû se contenter d'être professeur de lycée, très rarement d'obtenir une cagne, comme Jacques Milhau<sup>2</sup>, plus d'une fois même ont connu

---

<sup>2</sup> Que dans *Intellectuels communistes* Frédérique Matonti puisse me donner pour devenu « rapidement professeur de khâgne au Lycée Thiers de Marseille » (p. 212), quand précisément cela aussi me fut toujours interdit, disqualifie

discrimination et répression, comme moi-même, comme Félix Caisson à Aix, Jean-Michel Galano dans les Hauts-de-Seine, et tant d'autres ; quelques-uns ont pu accéder à une Faculté ou au CNRS, mais seulement en se réorientant dans une autre voie que la philosophie, comme Henri Lefebvre, Michel Verret ou Michel Simon<sup>3</sup>, ou en se protégeant par une haute spécialisation quelque peu excentrée – histoire du matérialisme (Olivier Bloch), études dix-huitiémistes (Guy Besse, Jean Deprun), études hégéliennes (Jacques D'Hondt, Solange Mercier-Josa), philosophie italienne (Jacques Texier, André Tosel) ; très peu ont pu mener une carrière universitaire plus ou moins normale en faisant pleinement *profession de marxisme* dans de rares Universités à climat politico-idéologique temporairement favorable – Etienne Balibar, Georges Labica, Jacques Bidet... –, cas d'espèce recouvrant toujours au minimum une distance publiquement prise avec le Parti communiste, voire avec Marx lui-même. Même eux pourtant auraient pu ou pourraient dire quels aléas ont en vérité recouvert ces carrières d'apparence normale. A plus forte raison ne peut-on perdre de vue la somme impressionnante de dénis de droits et préjudices personnels infligés en ce pays à qui prétend philosopher en marxiste : impossibilité absolue pour un Auguste Cornu, auteur avant guerre de la première thèse sur Marx, d'accéder à l'enseignement supérieur – un classique récurrent de la discrimination qui persiste sous nos yeux aux dépens de Jean Robelin, d'Isabelle Garo, d'Yvon Quiniou ; incroyable échec d'Althusser même, en dépit de sa notoriété mondiale, à se faire inscrire en 1976 sur la LAFMA ; mauvais traitements divers à l'encontre d'André Tosel à Paris I pour le contraindre de retourner à Nice ; discrimination posthume contre Marx lui-même, qui jamais encore n'a figuré comme auteur d'écrit au programme de l'agrégation de philosophie... Ce ne sont là que quelques indications en attente d'hypothétique étude approfondie sur cette question incandescente – et à trop attendre, nombre de grands témoins se seront éteints...

Que « mon œuvre » marxienne soit orpheline de reconnaissance n'a donc rien de mystérieux – en première approximation, c'est tout simplement la règle commune. Et pourtant mon histoire n'est pas commune, car cette règle non seulement a connu une brillante exception – Althusser – mais s'est appliquée aux uns et aux autres avec une fort variable rigueur – à Lecourt ou Bidet par exemple bien moins qu'à Tosel ou Isabelle Garo. Je crois mon cas assez extrême, ce qui s'est décidé au départ : un début de carrière enseignante destructeur, un barrage définitif du côté du Supérieur et de la Recherche, un enfermement à vie dans le statut dédaigné du non-universitaire, avec des effets impitoyables sur la prise en considération du travail produit – y compris par des communistes... Si je devais illustrer mon dire à propos de ma première œuvre, j'en aurais pour des pages. Au pas de course : ma réputation de jeune turc fut pour beaucoup dans le *non possumus* opposé d'humiliante façon par Hyppolite à mon projet de thèse sur la dialectique, puis par Gouhier (de plus circonvenu par Garaudy contre moi...) à mon projet sur le matérialisme ; définitivement sans titre universitaire, j'étais aussi sans droit à me voir citer comme pionnier par un Stéphane Douailler et un Patrice Vermeren dans leurs travaux sur la philosophie cousinienne ; niant sans compétence estampillée l'existence des « dons », j'ai été pris en grippe par René Zazzo, d'avis contraire, qui alla jusqu'à écrire à Jean Lacroix, mon prof de

---

scientifiquement une démarche inventant sans façons le fait dont elle argue ; que, la contre-vérité ayant été relevée par moi, elle n'ait pas même éprouvé le besoin d'une quelconque rectification publique ni privée juge sans appel à mes yeux une déontologie.

<sup>3</sup> Lequel m'a rapporté ce propos merveilleux de son patron de thèse, Raymond Aron soi-même. A sa question directe : « Êtes-vous communiste ? », Michel répondit loyalement : « Oui ». Aron : « Dommage, ce serait mieux de l'avoir été... ».

philo en cagne à Lyon avec qui j'avais conservé de bons rapports, pour *l'engueuler* d'avoir écrit un article fort élogieux dans *Le Monde* sur *Marxisme et théorie de la personnalité* – Lacroix m'a fait lire la lettre... –, livre non seulement boycotté par le lobby althussérien (je vais y revenir), mais également flingué en termes choisis par le psychologue communiste Jean-François Le Ny, et qui ne figure pas même dans la bibliographie des ouvrages de psychologues consacrés à la personnalité, non plus d'ailleurs que celle des travaux philosophiques de même domaine ; quant à *Une introduction à la philosophie marxiste*, la plus notable réaction qu'elle ait rencontrée est un ensemble de quatre articles rassemblés à l'initiative d'Antoine Spire <sup>4</sup> dans *Politique aujourd'hui* (n° de septembre-octobre 1980), sous le titre général « La chorégraphie des concepts de Lucien Sève, philosophe du PC » (*in cauda venenum*), l'un plutôt favorable de Jean-Pierre Cotten et trois en sens opposé, d'Antoine Spire, Jacques Bidet (titré « La machine dialectique ») et Georges Labica, ce dernier particulièrement agressif (« accablement », « essentialisme », « servante de la politique », « logarithme jaune », « exclusivement talmudique »...). De quoi hausser ma cote...

Bien pis encore fut le traitement qu'Althusser réserva à *Marxisme et théorie de la personnalité*. Seule une problématique publication de notre correspondance tout au long de mon travail rédactionnel pourrait donner idée de ce que fut ma souffrance – lui tantôt paternaliste, tantôt catégorique, voire menaçant, mon livre devant contenir, il le savait d'avance avec certitude, une partie qu'on pourrait admettre, une autre sur laquelle il serait « impossible de se taire »... Après la publication, *trois ans de non-lecture* réelle ou feinte – les deux à la fois sans doute –, dans un silence public total, puis, inattendue, une lettre m'annonçant qu'enfin il a lu, avec de grands éloges, et surtout l'aveu que la critique lui en serait difficile, voire impossible... Un an plus tard, *Réponse à John Lewis* : neuf lignes exactement pour régler mon compte, « fausse audace parfaitement conformiste », « reste donc prisonnière de la philosophie idéaliste »... Fabuleux. Mais sans réplique possible, lui et moi ne combattant absolument pas dans la même catégorie. Donc, un livre proprement *exécuté* par le plus célèbre marxiste du siècle. Et pas seulement par lui, ce qui faisait déjà beaucoup : par les participants de son très privé « Groupe Spinoza » où fut décidé – confidence ultérieure de Catherine Clément – le *boycott total* du livre, qui donc *n'existerait pas*. J'ignorais bien entendu la chose lorsqu'en 1970, frais arrivé à Paris, au sortir d'une réunion du CERM, je demande à Balibar de me dire bien franchement ce qu'il pense de *Marxisme et théorie de la personnalité*. Et j'ai alors droit à une ahurissante sortie : qu'il n'avait pas lu le livre, qu'il ne le lirait pas, qu'on n'avait pas à lire un livre arborant dans son titre même le concept non marxiste de *personnalité*... – de l'Althusser mot pour mot, j'avais déjà lu ça en direct sous sa plume. Ce qu'on ne sait plus guère aujourd'hui, c'est que le pouvoir disqualifiant de la tribu althussérienne était impressionnant, répercuté par des dizaines de marxistes connus, relayé par des centaines d'étudiants jusqu'à la grande caisse de résonance médiatique. Le livre a tout de même survécu, porté par un intérêt répandu et dopé par sa carrière internationale ; n'empêche qu'en même temps il a été *tué*, tué de

---

<sup>4</sup> Hyperactif directeur commercial des Éditions sociales, Antoine m'a longuement témoigné une flatteuse amitié admirative, convertie en intense hostilité lorsque je fis obstacle à son ambition de devenir directeur des Éditions sociales. Ayant quitté les ES en 1978, il quitta en même temps le PCF et manifesta un anticommunisme de bon aloi, engageant alors avec succès une carrière médiatique et universitaire.

réputation pour toute une génération marxiste, et moi avec. Ce fleuron de « mon œuvre » n'a pu faire œuvre.<sup>5</sup>

Mais le pire du pire reste à nommer : c'est l'imputation ouvertement inconsistante et perfidement calomnieuse mais redoutablement efficace d'avoir été tout au long des années 70 et au-delà « philosophe officiel » du parti, autant dire intellectuel *hi-fi*, conceptuel aux ordres, trousseur d'analyses *ad hoc* ne méritant donc d'être lu ni cité... C'est toute la thèse de Frédérique Matonti, thèse non pas née d'un travail historique mais déjà toute formulée dans le registre journalistique comme étiquetage infamant au début même des années 80, plus de vingt ans avant ses *Intellectuels communistes*. Une référence flagrante : l'article « Sève, Lucien » dans *Les Communistes* de Didier Buffin et Dominique Gerbaud, Albin Michel, 1981, p. 249-250 : « philosophe officiel » figure dès la première ligne et définit tout le ton de ces deux pages, où maints détails-qu'on-n'invente-pas me font sans hésiter reconnaître la participation rancunière d'Antoine Spire. Thèse aussi débile que diffamatoire, comme je l'ai démontré de façon j'ose dire écrasante dans *ContreTemps*, et même fondamentalement débile, par-delà toutes ses insignes faiblesses et contre-vérités factuelles, pour une raison politico-historique majeure dont la méconnaissance juge le niveau de Frédérique Matonti : je ne *pouvais* être « philosophe officiel » du PCF dans les années 70 parce qu'à cette époque *il n'y a plus de philosophie du PCF*, la philosophie a complètement *cessé de faire référence* pour le tandem de direction Marchais-Kanapa, fin de toute philosophie officielle qui va même devenir statutairement officielle au 23<sup>e</sup> Congrès en 1979 ! Ce n'en est pas moins cette énormité historique qui va continuer de m'être imposée en toute impunité, et cela jusqu'aujourd'hui, puisque, chose pour moi désespérante, je la retrouve sous la plume même d'André Tosel dans *Le Marxisme du 20<sup>e</sup> siècle* (Syllepse, 2009, p. 91). Révolté par cette légende, j'en ai approfondi la critique dans un texte de quelque 40.000 signes, « Philosophe officiel, vraiment ? », qui me dispense d'en dire ici davantage, mais ne m'empêche pas de souligner que dans la non-reconnaissance de mon œuvre entre pour une part la plus flagrante calomnie, le travail d'une vie fière ravalé par une formule sans provision au niveau de la besogne servile.

Encore n'ai-je pas dit le plus extraordinaire de l'affaire : catalogué par l'adversaire de tout bord « philosophe officiel », essentiellement inapte donc à produire une *œuvre*, j'ai été en même temps de façon quasi permanente au long de ces mêmes années traité avec méfiance en tant que théoricien par la direction du PCF, souvent critiqué, très rarement suivi – de cela, pas un mot chez nos spécialistes. J'ai déjà mentionné le procès intenté par le tout-puissant Garaudy à mon livre sur la philosophie française, où mon relatif acquittement au bénéfice du doute n'en fut pas moins assorti d'une incitation officieusement officielle à l'autocritique – le

---

<sup>5</sup> Il me faut ajouter qu'au boycott radical dont j'ai été l'objet de la part d'Althusser et de ses amis est venu se superposer, surtout dans les années 80, la véritable haine, sous des dehors amicaux, que m'a vouée Labica, spécialement après la parution de *Une introduction à la philosophie marxiste* (1980). Dans le pamphlet à trois qu'Antoine Spire concocta contre ce livre avec Bidet et Labica (pour donner une impression d'équité il enrôla aussi Cotten pour un papier modestement favorable à mon travail), Labica se déchaîna littéralement contre moi. Et rebelote en 84 dans son petit livre sur *Le Marxisme-léninisme* : dans une note (car bien sûr ma seule place possible est infrapaginale) il va jusqu'à présenter *Marxisme et théorie de la personnalité* (p. 96, note) comme un livre écrit « en exécution du programme » élaboré à Moscou par Mitine, le bolchevisteur de la philosophie soviétique dans les années 30 et pilier de la tradition stalinienne jusque vers la fin du régime... Proprement incroyable. On est dans le délire. D'autres notes (p. 106, 108, 133) me clouent au pilori pour tout mon travail, dont une note de la page 108 dit qu'il est une constante illustration de l'orthodoxie marxiste-léniniste (tous mes ouvrages du reste sont présentés comme écrits sur commande de l'organisation...) Quant à la politique éditoriale que j'ai menée aux Éditions sociales, elle est l'objet d'une dénonciation d'une fabuleuse malhonnêteté intellectuelle et plus simplement factuelle. Massacré par cette gloire mondiale qu'était Althusser, je l'ai également été de la part de celui qui alors était, à Nanterre, la figure la plus en vue du marxisme universitaire.

livre était « stalinien » puisqu'y figurait une formule de Staline jugée pertinente et que, de la façon stalinienne de traiter en URSS la philosophie et les philosophes marxistes, le marxisme français était jugé n'avoir connu « que des formes bénignes » (p. 215)... L'article niant l'existence des « dons » fut jugé en haut lieu – notamment par Roland Leroy – excessif et potentiellement nuisible, jusqu'au moment où le verdict favorable de Jean Rostand fit remiser la critique. *Marxisme et théorie de la personnalité* surtout – l'ouvrage censé avoir fait de moi le successeur de Garaudy dans sa fonction – fut tout sauf bien reçu par la direction. Je l'ai dit dans « *L'homme* » ? ; on le jugea impolitique – Roland Leroy me fit même affront lors de sa sortie... – pour critiquer Althusser après avoir disqualifié Garaudy. Il fallut quatre mois de palabres au sommet pour fixer à Guy Besse la ligne complexe du compte-rendu qu'il en fit dans *l'Humanité* (arrivant ainsi après *Le Monde* !), et *La Nouvelle Critique*, au comité de rédaction de laquelle j'appartenais, mit sept mois à s'exécuter : belle intronisation pour le nouveau « philosophe officiel » ! Quant à *Les Communistes et l'Etat*, la direction du parti considéra avec préoccupation le gros succès de diffusion (près de 40.000 exemplaires) d'un livre qu'elle n'avait ni commandé ni contrôlé, et qui même sur plus d'un point lui semblait malencontreux. Le seul de mes livres qui, sans susciter l'enthousiasme à Fabien (quoique franchement bien reçu à l'IRM), n'y fut pas l'objet de critiques, *Une introduction à la philosophie marxiste*, la direction mit d'autant moins de chaleur à l'accueillir que venait d'être promulgué l'abandon explicite de la référence philosophique dans les statuts... Paradoxalement, c'est pourtant le livre qui m'aura le plus desservi chez nombre d'universitaires, parce qu'il fut tout un temps ouvrage de référence dans les écoles du parti, ce qui passa pour étayer la thèse du « philosophe officiel » – comme s'il y avait commune mesure entre travail théorique autonome dont le parti estime pouvoir *se servir* et écrit idéologique mitonné *pour le servir*.

Si ma première œuvre, celle que clôt *Une introduction à la philosophie marxiste*, n'a pas obtenu de se faire reconnaître comme œuvre, c'est en somme que la véhémence de mon engagement dans le combat communiste m'a voué à connaître la *double peine* : non-universitaire à vie, et par là tendanciellement dédaigné non par le seul adversaire bourgeois mais par toute une intelligentsia communiste même ; et membre du Comité central durant trois décennies, par là soupçonné à gré de n'être qu'idéologue de service, plument aux ordres, penseur au rabais. Pour autant je ne me gourmande pas de n'avoir pas choisi, en pleine guerre froide, la demi-mesure, le chemin à l'abri, l'arrière protégé, et d'avoir très longuement donné en conséquence ; je ne jette pas la pierre à qui fit un choix autre, à la façon d'un Michel Foucault, mon voisin de turne au « Palais » <sup>6</sup> Rue d'Ulm, mais je regarde en face qui prétend me toiser. J'ai accepté de payer, ignorant certes combien ce serait cher ; mais je n'ai vraiment pas de complexe envers ceux qui se sont réservé un compte en banque moral. Est du reste à préciser qu'à l'opposé de ces maltraitances majeures j'ai connu aussi des satisfactions modestes donnant meilleure image de l'humanité – telle analyse remarquablement honnête d'*Une introduction à la philosophie marxiste* dans une revue savante, la loyauté d'un Raymond Barrillon, du *Monde*, me commandant en 1982 un grand compte rendu du *Dictionnaire critique du marxisme* dirigé par Labica et Bensussan – j'eus l'élégance de l'écrire en oubliant la charge brutale du premier contre *Une introduction...* et, davantage encore, son mutisme éhonté sur le vaste travail collectif préparatoire d'un tel

---

<sup>6</sup> Ainsi appelait-on par dérision les turnes vétustes et délabrées du 3e étage, privilège des agrégatifs...

vocabulaire que j'avais mené des années aux ES et auquel il avait participé... – et l'intransigeance de cet honnête Barrillon face au directeur du *Monde*, qui prétendait me faire raccourcir mon article de moitié et renoncer à l'accroche en première, c'est lui en fin de compte qui dut renoncer... J'ai eu aussi la rare faveur, seule de pareille importance en toute ma vie, d'être nommé au CCNE l'année suivante – par la suite, la Secrétaire générale du comité m'a dit devant quelles bassesses ne reculaient pas certains pour acquérir ce titre à leurs yeux plus que d'autres prestigieux –, m'offrant ainsi une expérience intellectuelle et humaine d'exceptionnelle richesse. S'ajoute du reste à tout cela la chaude fraternité exprimée à la *Fête de l'Humanité* par tant de lecteurs, intellectuels ou non, qui ramenait à son juste étiage la froide ignorance des augures. Non reconnu comme œuvre, plus d'une fois vilipendé ou boycotté, mon travail des années 60 à 80, avec ses défauts, n'en a pas moins atteint un assez large lectorat dont les marques d'intérêt m'ont soutenu.

Mais on aurait pu croire que, mon style de travail se dégageant activement de ses défauts antérieurs et mon engagement fondateur ridiculisant le thème du « philosophe officiel », mes publications des années 80 et suivantes allaient plus aisément atteindre à la reconnaissance ; c'est *juste le contraire* qui s'est produit. Là encore, la raison de base est à l'évidence d'ordre général : engagé sous Giscard, accentué sous Mitterrand, le terrible asservissement en tout domaine au diktat néolibéral mit au creux de la vague la pensée marxiste en même temps que le mouvement émancipateur. Si jamais Marx parut pour de bon mort, ce fut en ces « Vingt Honteuses » dont le coup d'envoi fut donné en 1983 par le « tournant de la rigueur » mitterrandien – l'année même du centenaire de la mort de Marx, en lugubre climat idéologique. Ma « deuxième œuvre » ne pouvait tomber en contexte plus défavorable : insolente domination de la pensée bourgeoise sous toutes ses variantes, désuétude radicale de l'idée communiste, dédain médiatique abyssal pour la référence à Marx, et en supplément régression spectaculaire du lectorat marxiste sur fond de crise aggravée où a plongé le livre de sciences humaines – trop heureux dans ces conditions d'avoir vu aller au-delà de mille exemplaires la diffusion de *Sciences et dialectiques de la nature* hier, de « *L'homme* » ? aujourd'hui... Voués comme tous les autres de semblable orientation à la confidentialité, mes travaux de ces dernières décennies pouvaient donc bien moins encore que ceux d'auparavant prétendre à l'œuvre reconnue. Là aussi pourtant je pense avoir été un cas vraiment extrême, pour trois raisons.

La première est une particulière inexistence médiatique, au cœur de laquelle mes démêlés avec *Le Monde*. A peine perçu comme figure marquante de la Refondation communiste au milieu des années 80, je me suis bien entendu vu assaillir par les journalistes. Or dès le premier moment, compte tenu de la ligne de bataille que je m'étais fixée – je ne me battais pas contre le Secrétaire général pour quelque révolution de palais mais à la recherche des communistes pour transformer le parti –, je décidai, à l'entière différence de tous les autres contestataires, Refondateurs compris, de ne strictement rien faire qui puisse nourrir l'équivoque sur le sens de ma bataille, donc en premier lieu de me refuser à tout mic-mac avec la presse adverse. Bombardé comme les camarades de coups de téléphone à l'affût d'informations croustillantes, j'ai éconduit sans exception tout ce monde, me le mettant bien sûr à dos. Pis : « utilisé » de façon déshonnête dans un article d'Olivier Biffaud, responsable du suivi du PCF au *Monde*, j'exigeai et obtins la publication d'une mise au point mordante. C'est comme si j'avais déclaré la guerre. A partir de ce jour, *Le Monde* me traita en homme à

disqualifier – dans une vue d’ensemble de la situation intérieure du parti, on me décrivait en professeur Nimbus de la contestation... Dès la fin des années 80 je suis sur la liste noire du journal, et cela, de plus en plus, en tout domaine.

Un exemple extravagant : lors de la journée annuelle d’éthique de 1988, j’eus l’honneur de présenter en ouverture de la séance dans le grand amphi de la Sorbonne, au côté du président Jean Bernard, mon rapport sur *Recherche biomédicale et respect de la personne humaine* – en quelque sorte le manifeste du CCNE –, après quoi intervint un collègue sur la question du RU 486. *Le Monde* réalisa ce tour de force de rendre compte de cette Journée d’éthique en escamotant totalement la présentation de mon rapport, ne parlant que du RU 486... Cette mise au ban du *Monde* n’a pas cessé jusqu’à ce jour, avec une seule exception en 1994 pour ma *Critique de la raison bioéthique* – publication chez Odile Jacob oblige, j’eus droit à un modeste article qui me présentait comme un kantien... Depuis 1994, alors que j’ai publié six livres depuis cette date, *pas une ligne* n’a été consacrée par *Le Monde des Livres* à mon travail. Scandalisé par ce mutisme réitéré sur « *L’homme* » ?, je réussis à coincer au téléphone Jean Birnbaum, dont j’avais appris qu’il était depuis des mois chargé de mon livre. Très embarrassé d’abord, il reprit son aplomb pour m’expliquer qu’il n’avait bien sûr pas le temps de lire personnellement tous les si nombreux livres reçus, que selon la règle le mien avait été confié à deux lecteurs expérimentés, et que leur avis avait été identique : « ne mérite pas une note de lecture ». Tel quel... *Le Monde* étant le seul journal en dehors de *l’Humanité* à avoir jamais manifesté naguère quelque intérêt pour mon travail, le boycott dont j’y suis toujours l’objet me réduit à ma plus simple expression médiatique, à l’essentielle différence d’un Jacques Bidet ou un Toni Negri, à plus forte raison d’un Alain Badiou, qui tous ont droit à des pages d’entretien... Qu’un hebdo ou un magazine consacre un numéro à Marx, je ne suis qu’exceptionnellement sollicité. Mes passages-éclair à la télévision, en quarante ans, se comptent sur une main amputée de quelques doigts. A ce traitement une exception, unique et somptueuse : fin 1990, je me vis inviter par Antoine Spire à son émission de France Culture « A voix nue » : cinq entretiens d’une demie heure chacun, qui passèrent à l’antenne toute une semaine de décembre. J’ignore le motif de ce cadeau : remords tardif de ce qu’il avait ourdi contre moi, par vengeance, dix ans plus tôt ? Estime vraie pour mon travail et ma bataille ? Aussi peut-être : dissident connu du PCF, j’étais devenu un possible invité intéressant...

Si j’ai été spécialement pénalisé par le long retrait de l’affiche qui a affecté la pensée marxienne, cela tient aussi – deuxième raison – à l’extrême disparité des moyens de se faire malgré tout entendre, entre un universitaire installé et un franc-tireur isolé comme moi. Et cette différence déjà fort lourde en elle-même s’est redoublée de la faible empathie, pour user d’euphémisme, qu’ont manifestée envers moi la plupart de ces universitaires marxistes installés, ou en voie de l’être. Un petit exemple qui m’a marqué : Michel Vadée m’avait envoyé le texte de sa thèse sur *Marx penseur du possible* pour recueillir mon avis avant soutenance ; je lui en fis part, et il était fort bon ; je ne lui ai rien dit, bien sûr, d’une note figurant dans les pages de début, note fort désobligeante pour mon article pionnier de 1978 sur la catégorie du possible. Mais lui-même se sentit en devoir de s’expliquer : « uniquement pour son jury », me dit-il assez embarrassé, il était obligé de se démarquer critiquement de moi... Une fois la thèse soutenue, jury oublié, le livre parut : la note y est conservée telle quelle... C’est toujours un peu de cette façon que j’ai été traité par Balibar, Lecourt, Bidet...

Silence de règle sur mes publications, seulement rompu parfois pour suggérer ce qui d'après eux n'y va pas. Emmanuel Renault, dans la bibliographie même de son article « Dialectique » du *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences* (PUF, 1999), ignore froidement *Sciences et dialectiques de la nature* paru l'année précédente – j'en ai été spécialement scandalisé. Deux ans plus tard, même ostracisme, du même côté : le *Dictionnaire Marx contemporain* paru sous la direction de Bidet, livre de 500 pages qui ne consacre à la dialectique qu'un article – de Callinicos sur la pensée dialectique de Roy Baskhar, passé depuis lors, nous informe une note finale, à la transcendance religieuse... – ne signale pas même l'existence de *Sciences et dialectiques de la nature*. Quarante ans après, je suis contraint de constater que le boycott althussérien de mon travail n'est pas encore épuisé – comme chez Macherey, qui dans *Marx 1845 – Les « Thèses » sur Feuerbach* (Amsterdam, 2008) consacre vingt pages à une lecture purement althussérienne de la 6<sup>e</sup> thèse sans un mot sur ce que j'ai pu montrer à ce sujet depuis des décennies. On conçoit ce que peut être ma gratitude envers les fort rares à me citer, André Tosel, Isabelle Garo, Yvon Quiniou...

Ainsi traitée par les médias et les autorités marxistes, ma deuxième œuvre a eu aussi ce privilège – troisième raison de sa non-reconnaissance – de rencontrer la virulente hostilité de la direction du PCF, dès lors que j'y fus considéré, selon un propos de Jean-François Gau, secrétaire politique de Georges Marchais, à moi rapporté par Patrice Cohen-Séat, comme « le plus dangereux » parmi les refondateurs. Les opérations de guerre ont commencé dès la sortie du livre collectif *Je / Sur l'individualité* en 1987 : on décida de faire une grave affaire politique – je n'invente rien – de quelques lignes de ma contribution qui avaient l'audace de demander si une forme de parti révolutionnaire « où *ceux d'en bas* ont essentiellement pour tâche d'appuyer des opérations et transformations *de sommet* » ne constituerait pas, à son corps défendant, une forme « à certains égards aliénée et aliénante elle-même » (p. 243). La sociologue membre du CC Danielle Bleitrach se fit procureur d'un procès mené dans *l'Humanité* et que Francette Lazard répercuta sans complexe à la direction de l'IRM... Pour *Communisme, quel second souffle*, en 1990, la direction se surpassa. Fidèle à ma ligne, je proposai le livre non à quelque éditeur du dehors mais à Messidor où, après hésitation et recueil d'avis autorisé, François Hilsun l'accepta. On me fixa un calendrier strict des opérations, où je devais impérativement remettre mon manuscrit fin janvier, quoique la sortie du livre ne fût prévue que pour fin mai. J'ai su – j'avais encore des amis dans la place – que dès sa remise une photocopie de mon manuscrit avait filé à Fabien où, averti de l'existence de mon livre – et simultanément d'un autre, du refondateur Claude Quin, *Idées neuves pour société en crise*, lui aussi proposé à Messidor –, on avait décidé en catastrophe de les étouffer sous un ouvrage du Secrétaire général, bien qu'il n'eût notoirement rien à dire, livre qu'il fallut concevoir et rédiger à toute vitesse pour faire contre-feu préventif – ce fut *Démocratie*, qui sur plusieurs points me répondait *ante festum*, lecture clandestine faite de mon travail. François Hilsun fit paraître *Démocratie* quinze jours avant nos deux livres, à Quin et à moi, et l'ouvrage du Secrétaire général fit l'objet d'une campagne majeure sous les flonflons de laquelle nos voix devenaient à peu près inaudibles. Brillant exemple de *démocratie* en acte... Après 94, il y eut une courte phase où je fus personnellement fort bien traité par le nouveau Secrétaire général Robert Hue – avec lui se débloqua la voie qui menait à la création de La Dispute –, phase dont les dernières années de son mandat amorcèrent, et surtout le passage à la direction de Marie-George Buffet marqua, le renversement en son contraire : de toutes les analyses, critiques et suggestions que j'ai pu avancer dans

*Commencer par les fins* en 1999 et nombre d'autres textes dans les années 2000 rien, strictement rien ne fut jamais pris le moins du monde en considération. Sous ce rapport pratique aussi, ma deuxième œuvre est ainsi restée essentiellement virtuelle.<sup>7</sup>

Toute cette jérémiade<sup>8</sup> se résume en quatre mots par quoi se caractérise mon cas : *nom connu, œuvre ignorée*. Je ne perds pas de vue qu'il est des cas pires que le mien – tel celui de Jean-Jacques Goblot, penseur marxiste de premier ordre plus mal traité qu'un plumitif de dernière catégorie, et dont je suis si heureux d'être parvenu à ce que paraisse au printemps prochain, dans de bonnes conditions à La Dispute, le volume posthume construit par sa fille Catherine et moi. Je ne méconnais pas non plus ma réputation diffuse que semble attester de temps à autre un témoignage gratifiant, voire une invitation flatteuse comme celle de Jean-François Kervégan ce printemps même. Mais si ces quelques attestations sont bonnes pour le moral, ce qui n'est pas sans importance, elles ne changent rien au fait crucial, celui qui m'importe vraiment : mon œuvre, spécialement celle des trois dernières décennies, s'est vue condamner à demeurer *inopérante*, oxymore disant qu'elle n'a pas réellement existé comme *œuvre*. Ce que je tiens pour ma découverte majeure dans la question du communisme – la prétendue séquence socialisme-communisme trahit une incompréhension cardinale de la pensée marxienne, ce dont la conséquence stratégique est énorme – reste à ce jour, bien des années après avoir été exposé, d'effet théorique et politique à peu près nul, y compris dans ce qui reste de la mouvance refondatrice. Les développements que j'ai apportés au fil des décennies à la dialectique matérialiste, développements d'immense portée potentielle s'ils s'avéraient tant soit peu fondés, n'ont pas fait l'objet de la moindre attention et mise en débat, ni chez les philosophes, marxistes inclus, ni chez les scientifiques, à l'unique exception de Janine Guespin et ses collègues non-linéaristes rouennais. L'exploration de la piste psychologique politzérienne que j'ai menée en cinquante ans jusqu'à l'esquisse poussée d'une science foncièrement originale de la biographie, en fonction de quoi me paraît reconfigurable le champ entier des sciences de l'humain, a rencontré jusqu'ici, par-delà des signes d'estime sans provision, une absence d'écho pratique édifiante, même chez mes proches amis vygotskiens – j'ai cru en faire encore le constat au colloque Vygotski de cette année.<sup>9</sup> Tout paraît en somme m'imposer d'admettre mon appartenance à la vaste cohorte des esprits chimériques portés à la récrimination incompréhensive contre leur insuccès chronique. Un demi siècle d'intense travail de recherche et production théorique pour en venir là... – il m'arrive de l'éprouver jusqu'au tragique.

Pour autant, je ne refuse pas d'envisager ma propre responsabilité dans ce navrant état de choses. Quelques-uns m'ont dit – Françoise d'abord, lectrice en avant-première de tout ce que j'ai publié, Jean également, dont le regard aussi m'est des plus favorables, qu'il m'arrive d'écrire de façon décourageante, en particulier par une syntaxe de rebutante difficulté. Grief pour moi d'autant plus pénible que je suis par principe ennemi de l'ésotérisme élitiste et me crois toujours praticien de la clarté – exemples en main, je dois convenir que parfois, mais

<sup>7</sup> A cette maltraitance caractérisée, une exception aussi importante qu'unique : l'amicale attention dont je n'ai cependant pas cessé d'être l'objet dans les pages culturelles de *l'Humanité*, de la part du cher Jean-Paul Monferran, prématurément emporté par une rupture d'anévrisme, puis du tout aussi cher Lucien Degoy, qui jusqu'aujourd'hui m'en ouvre de temps à autre les colonnes. Sans la bienveillance de ces deux camarades, le silence sur mon travail de ces dernières décennies aurait été complet.

<sup>8</sup> Le plus pervers en pareil traitement discriminatoire est que le relater avec quelque détail indispose assez vite. Manie de la persécution ! Pour qui se prend-il ? Subis et tais-toi. – Je refuse.

<sup>9</sup> (P.S. de mars 2011) Mais depuis lors Michel Brossard a pris l'initiative d'une journée d'échanges entre vygotskiens français sur mon tome 2 « *L'homme* » ? qui aura lieu à la Sorbonne début avril prochain. Emouvante surprise.

pas davantage, je me laisse aller à des raffinements du dire sous lesquels se perçoit la trace d'un complexe de non-universitaire tenu bien plus que d'autres à prouver sa qualité. Mais franchement, serais-je plus obscur à lire que tant de lumières médiatiques, Derrida ou Lyotard hier, Badiou ou Žižek aujourd'hui – qu'on ouvre au hasard, de ce dernier, *La Parallaxe*...? Je me suis entendu objecter aussi mon insouciance doublée d'inexpérience dans le rapport aux médias : la notoriété, dans le monde où nous vivons, ça ne s'attend pas tranquillement chez soi, ça doit aller se chercher offensivement – j'ai encore dans l'oreille ce discours d'Antoine Spire... Je dois l'avouer : je n'ai pas une âme de solliciteur, et ma réflexion stratégique préfère d'autres objets à ma cotation publique. Pour autant je ne professe nul mépris pour le faire-savoir, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'auteurs plus participatifs que moi à la promotion de leurs ouvrages – j'ai fait par centaines des présentations variées de mes livres. A l'ostracisme même du *Monde* je ne me suis nullement résigné. En 2005, par l'entremise de Dominique Dhombres qui, archicube lui-même, m'avait relativement à la bonne, j'ai obtenu de Josyane Savigneau, alors directrice du *Monde des Livres*, reconnaissance écrite que j'avais « raison de me plaindre », et ferme proposition enfin d'une « page d'entretien » – cela, juste avant une réorganisation du journal où elle disparut du haut du tableau, et sa proposition d'entretien avec elle... Non vraiment, si ma surface médiatique est des plus réduites, il y a à cela des raisons autrement fortes que mes carences personnelles de carriériste. Dans le même esprit, quelques universitaires m'ont dit ne croire aucunement que l'accès au Supérieur et la Recherche m'ait jamais été systématiquement barré ; tout simplement je n'avais pas su ou voulu faire le nécessaire, qui lui aussi a ses règles, comme de savoir choisir le bon patron de thèse, se l'attacher, se faire driver par lui... Là encore, je ne puis qu'en convenir : le genre courbette n'est pas mon fort. Mais je n'en repousse pas moins d'un haussement d'épaule l'imputation ridicule de m'être barré à moi-même la route par inertie. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre un récit détaillé des conditions dans lesquelles j'ai fait chou blanc avec successivement deux patrons de thèse très plausibles – Jean Hyppolite, Henri Gouhier –, et fus mis à l'écart par l'Inspection générale ou le Conseil d'Université d'Aix-en-Provence – si j'en trouve le temps, j'écrirai cette très édifiante chronique, à l'intention des incrédules qui ignorent tout de ce que fut et demeure la discrimination antimarxiste, *a fortiori* anticommuniste ; qu'il me suffise de réaffirmer ici qu'étant ce que j'étais, j'ai bel et bien fait l'expérience d'un infranchissable et injustifiable *barrage*.

Voilà donc comment, au bout du compte, *mon œuvre n'est pas une œuvre*, bien que je persiste à la tenir quant à moi pour telle : non reconnue, paradoxe au premier abord mal explicable, *ni d'un côté ni de l'autre*. Et à vrai dire, qu'elle ne le soit pas du côté de la bourgeoisie régnante, je le conçois – sans l'admettre, au nom de la démocratie dans la pensée, mais sans m'en étonner. Mais qu'elle ne le soit guère davantage du côté de l'anticapitalisme, comment l'accepter ? J'en comprends certes le motif : j'ai une façon de penser avec Marx qui ne concorde pas sur des points essentiels avec celle des universitaires largement *reconnus* comme marxistes d'aujourd'hui, voire comme détenteurs qualifiés du label, disons en premier l'équipe dirigeante d'*Actuel Marx*, de Jacques Bidet à Emmanuel Renault. Pour le dire de façon ramassée, le marxisme aujourd'hui reçu proroge la disqualification althusserienne de l'anthropologie marxienne, de la dialectique matérialiste, de la visée proprement communiste, au bénéfice d'une hypothétique reprise socialisante de l'esprit « Ecole de Francfort » ; je me bats sur tous ces fronts en tout autre sens, pour une

relance de la plus rigoureuse et inventive « pensée-Marx » prenant à tâche d'élaborer un communisme du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas moi qui vais minorer cette divergence. Mais c'est – en principe – une divergence interne au mouvement de pensée qui se ressource dans Marx et vise au dépassement du capitalisme, qui donc autorise et réclame le franc débat entre combattants d'une même cause d'ensemble. Or c'est là que tout déraile : au lieu du débat règne toujours l'*ostracisme*. Le boycott de *Marxisme et théorie de la personnalité* par Althusser et ses amis a inauguré il y a quarante ans une façon de procéder avec moi qui a fait école jusqu'aujourd'hui. Silence validé il y a peu par la thèse de Frédérique Matonti : « philosophe officiel » par construction, mes travaux ne méritent pas lecture – juste ce que m'a répondu aussi Birnbaum à propos de « *L'homme* » ? Silence sans fin puisque, m'étant vu offrir par Stathis Kouvelakis et Daniel Bensaïd la chance inestimable de pouvoir répondre à Matonti dans *ContreTemps* – qu'ils en soient remerciés jusqu'à la troisième génération –, mon appel à ouvrir une loyale discussion à propos des intellectuels communistes n'a pas eu lui-même le moindre écho, au point que le mensuel *Regards*, qui consacra en son temps une page entièrement favorable au livre de Matonti, n'a donné nulle suite à ma réaction très critique. Emmuré vivant. On peut comprendre que j'aie des moments de désespoir.

Mais je le dis en conscience : par-delà mon pesant cas personnel, au-dessus duquel je crois savoir aussi m'élever, ce désespoir porte bien plus encore sur la situation générale qu'il illustre. En un moment de la pire gravité où l'on sent bien que l'histoire humaine pourrait bifurquer sans remède vers le pire, rien n'importe plus que l'invention commune d'un anticapitalisme à la fois viable et radical, rien donc plus que l'attention réciproque aux diverses analyses et propositions, la rigueur ouverte du débat, l'effort suivi de construction fédératrice. Et c'est le moment où nous vivons le pire reflux du penser-ensemble chez ceux qui se réfèrent à Marx. Ce n'est certes pas moi qui vais idéaliser la situation en ce domaine dans le dernier demi-siècle, j'en ai trop souffert pour songer à la donner en modèle. Du moins, à travers des institutions comme le CERM puis l'IRM ou les Universités nouvelles, des revues comme *La Pensée* et *La Nouvelle Critique*, des hebdomadaires comme *France Nouvelle* puis *Révolution*, des moments variés de large rencontre entre intellectuels, fut vivace jusque dans les années 80, malgré ses manquements, une effective vie culturelle partagée, sillonnée d'affrontements épiques et par là-même collectivement structurante. De cette féconde *agora* marxienne, que reste-t-il ? Quelques revues dont les plus marquantes s'ignorent, quelques ouvrages collectifs où figure rarement le contestataire, un périodique Congrès Marx aux ouvertures sans vraie conséquence et à l'orientation générale prédéfinie par quelques-uns... – nul authentique « expliquons-nous ! » en loyale confrontation par-delà le papillotement de travaux individuels échouant à faire somme, alors que l'intéressant succès du Séminaire Marx de la Sorbonne donne idée d'un riche possible. Nettement plus marqué sauf erreur que la norme, l'enfermement dont mon travail est victime ne fait cependant que grossir l'image de notre commune misère présente. Je rêve de coups de pistolet trouant ce concert de sourds, ou, dans un autre registre, d'initiatives flamboyantes mettant le feu à toute la plaine. Puis je me réveille...

Pourtant je ne baisse pas les bras. Non pour une ultime carrière médiatique, dont l'éventualité serait pour moi terrifiante si plutôt elle n'était nulle – je sais, et j'ai admis assez calmement, que rien de marquant ne changera à cet égard dans le peu d'années qui me reste. Ce qui m'importe est de n'avoir pas autant peiné pour rien, c'est-à-dire pour n'avoir en

fin de compte produit qu'une pseudo-œuvre inopérante. M'importe au plus haut point ce qui, sans que j'en aie rien su, se fera après moi, ou non, pour l'intelligence humainement si cruciale de la biographie, l'irremplaçable recours à une dialectique de vraie pertinence dans la pensée scientifique, par-dessus tout l'invention d'une politique communiste hors laquelle l'avenir me paraît gros de catastrophes. Et pour aider à ce qu'une part au moins de cela adviene, j'ai inextinguiblement envie de travailler jusqu'à n'en plus pouvoir. De concevoir et écrire le très difficile tome 3 de *Penser avec Marx aujourd'hui* – « *La philosophie* » ? D'aller aussi avant que possible dans la préparation du tome 4 et dernier, « *Le communisme* » ? De mener à bien des travaux connexes qui me tiennent à cœur, contribution à l'histoire de la Refondation communiste, édition de ma correspondance avec Althusser, textes autobiographiques divers... Tout cela en continuant à rendre l'ensemble de mes écrits publiés ou inédits aussi accessibles que possible à qui voudra peut-être y regarder, en accord avec Jean, complice de pensée, qui sera mon exécuteur testamentaire. A son initiative, j'ai mis sur ordinateur le catalogue de mes quelque mille trois cents titres, renvoyant à leur rassemblement physique ordonné, travail énorme déjà bien avancé mais loin encore de son achèvement.

En même temps aussi je compte m'efforcer à conquérir une petite visibilité supplémentaire. Pourrait m'y aider un éventuel grand article dans *Le Monde diplomatique* – où, chose toute récente, je suis maintenant considéré semble-t-il comme auteur intéressant – sur le thème à mes yeux crucial du point de vue politique comme théorique, « Cause écologique et cause anthropologique » – cette dernière formule étayant dans mon esprit le mot communisme, qu'il ne saurait être question d'abandonner, mais dont il est clair qu'il faudra longtemps pour le laver de la tache de sang intellectuelle dont l'a maculé le dernier siècle. Au printemps, à l'initiative de l'excellent vygotkien Michel Brossard, brillant élève de ma classe à Talence il y a plus de cinquante ans et qui garde une touchante attention à mon égard comme à celui de Françoise, doit avoir lieu à la Sorbonne la journée d'échanges entre psychologues sur « *L'homme* » ? que j'ai déjà signalée dans une note. Doit aussi sortir en septembre chez Flammarion mon choix de textes philosophiques de Marx et ma longue introduction – à cette occasion je m'imagine que pourrait m'être accordé entre autres le premier entretien de ma vie dans *Le Monde des Livres*, grâce à la relative ouverture d'esprit du jeune normalien qui y officie, Thomas Wieder.<sup>10</sup> Rêvant davantage encore, je me risque à ce fantasme : une revue s'aperçoit qu'en décembre 2011 j'aurai quatre-vingt-cinq ans et à cette occasion rassemble deux ou trois articles sur quelques dimensions majeures de mon travail... Ainsi l'année 2011 s'annonce-t-elle sous les meilleurs auspices imaginaires. La vie est belle.

Lucien Sève

(achevé en l'état le 17 janvier 2011)

(retouché en juin 2011)

(relu et retouché sur quelques points en décembre 2013)

(relu et retouché sur quelques points en juillet puis novembre 2015)

---

<sup>10</sup> Rien de tel ne s'est produit... (Note du 2.2.2018).

Postscriptum (janvier 2012)

Compte tenu du grand effort que j'ai fourni depuis juillet 2011, je crois légitime d'ajouter une modeste rubrique à cette recension : la révision aussi vigilante qu'il m'a été possible de la traduction de *Histoire du développement des fonctions psychiques supérieures*, révision que Françoise n'a pu mener qu'au milieu du livre, et surtout la réalisation de la première *édition critique* de ce livre à l'échelle internationale.

Je n'avais au départ pas même l'idée d'un tel projet, ni du reste le moindre moyen de le former. C'est d'abord l'extraordinaire drame affectif que j'ai vécu qui m'a fait vouloir non seulement mener à bien du mieux possible la publication mais en faire un événement marquant, la plus forte reconnaissance posthume de l'exceptionnel mérite de Françoise en tant que traductrice de Vygotski – si modeste et peu avide de gloire qu'elle fût, elle m'a laissé entrevoir, les derniers temps, qu'elle ressentait tristement le peu de cas public qui était marqué de son œuvre à elle, et l'avaient d'autant plus touchée les phrases d'hommage, premières du genre, prononcées par Yves Clot et sincèrement applaudies à la fin du séminaire Vygotski de l'été 2010... Il a fallu qu'elle meure pour qu'on la qualifie avec sincérité de « grande dame », c'est pour moi une douleur insoutenable de penser qu'elle n'en aura rien su...

Et donc, n'ayant au départ rien dans la musette, j'ai *décidé* à vide en juillet que la publication de HDFPS ferait événement à l'échelle internationale. Ce dont je suis assez fier, c'est que j'y suis à peu près parvenu, sauf erreur. Ma découverte fortuite de fin septembre, fortuite mais assez logique, que les dernières pages du chapitre 11, censément écrit en 1931, sont reprises quasi textuellement d'un article de 1928 – très improbable concours de circonstance : Michel Brossard me fait amicalement cadeau du *Understanding Vygotsky* de van der Veer et Valsiner, le lisant (un livre anglais...) je tombe sur une citation que je reconnais d'emblée pour figurer dans ce chapitre 11 que j'ai saisi informatiquement l'avant-veille, or elle est donnée comme appartenant à un article de 1928 qui par une chance extrême est au sommaire d'un tome des *Œuvres* où je peux aussitôt le trouver, découvrant peu à peu dans une grande excitation que ce sont cinq pages qui sont ainsi recopiées –, cette découverte un peu sensationnelle a donné le coup d'envoi d'un imprévisible processus. Irina Leopoldoff se mettant dans le coup par Brossard interposé nous fait connaître le long article explosif d'Anton Yasnitsky (article *en russe* de quelque 150.000 signes que j'ai dû lire d'abord pour moi – j'ai fait ça entre une fin d'après-midi et 2 heures du matin – puis résumer pour notre petit collectif...), puis nous nous procurons les essentiels articles de Zaverchneva dans le *Journal of Russian & East European Psychology*, nous entrons ainsi en relation avec ceux qui en ce moment font bouger sur le fond les études vygotkiennes, et le projet purement utopique de réaliser une édition internationalement marquante de HDFPS – la première édition critique de l'ouvrage – se met contre toute attente à prendre corps... Sans doute puis-je ainsi ajouter à « mon œuvre » la longue Présentation de HDFPS que je suis en train d'écrire, et plus fondamentalement la victoire éditoriale dont elle va être comme le protocole.

Post-scriptum (12 octobre 2013)

Gilles Cohen-Tannoudji (physicien au CEA, auteur avec Michel Spiro d'ouvrages majeurs sur la physique quantique, frère d'un prix Nobel), avec qui je suis très copain depuis le séminaire sur la dialectique que j'ai piloté dans les années 80, et qui m'a au fil des près de trois années qu'a fonctionné ce séminaire rendu moins ignare en physique quantique tandis que pour ma part je pense lui avoir un peu appris en matière de dialectique philosophique, m'appelle pour attirer mon attention sur un livre de Simondon, *L'individuation psychique et collective*, Aubier 1989 (livre que j'ai acheté et lu il doit y avoir une petite vingtaine d'années, soulignages au crayon à l'appui, chose que je ne juge pas utile de lui dire) et en particulier sur un passage (dans l'introduction générale à sa thèse) qui côtoie d'intéressante façon la dialectique, sans prononcer le mot ni à mon sens voir tout à fait la chose, mais ce qui, la situation étant ce qu'elle est en la matière, est fort intéressant, de la part d'un philosophe profond qui du reste ignore apparemment à peu près tout de Hegel et plus encore de Marx. Il m'envoie ce passage par courriel.

Situation de moi bien connue, et même répétitive : quelqu'un qui me connaît bien, et du reste m'estime fort, sauf erreur, et dont moi-même j'ai très bonne opinion, me vante l'apport philosophique d'un tiers en un domaine où j'ai beaucoup travaillé et écrit, j'ose même dire bien davantage... Un ange passe... Quant à moi, pour m'en tenir à ce qui n'est pas si vieux, sur la dialectique j'ai écrit plus de deux cents pages assez denses et non conventionnelles en 1998, une petite centaine encore en 2005 dans *Emergence, complexité et dialectique*, sans parler de ce que j'ai pu (re)dire au colloque de cette même année – sur tout ça, si ma mémoire ne flanche, aucune boucle-retour chez des amis de ce niveau... L'impression constante qu'on a pour moi un compte d'estime trop connu pour avoir besoin de l'alimenter... A part ceux ou celles que je peux aisément compter sur les doigts d'une seule main (au premier rang de qui il y avait jusqu'à 2009 Jean-Jacques, qui jamais ne me disait avec discrétion du bien de mon travail sans me faire part aussi de remarques critiques, ce qui donnait grand prix à ses réactions), je travaille dans un immense silence.

Comment comprendre ? Une chose que me dit Gilles est éclairante, en confirmation évidente d'une chose que je sais depuis quelque cinquante ans... Au CEA, m'apprend-il, a été créé un laboratoire de philosophie que dirige Etienne Klein et qu'anime un philosophe du nom de Vincent Bontemps. Ce labo s'occupe sérieusement, semble-t-il, de l'œuvre de Simondon. Parce qu'il y a une œuvre de Simondon... Tout est là. Simondon, ulmien de la promo juste avant la mienne, celle de 1944, a été d'abord prof de lycée, mais assez vite il a passé, comme tous les ulmiens restés dans l'enseignement, au supérieur : Poitiers, puis la Sorbonne... Il a eu des étudiants, des thésards, et en même temps tout ce qui va avec de notoriété savante, fort limitée dans son cas, de son vivant, mais fort réelle. De sorte que la valeur – évidente – de sa pensée pouvait à tout moment rejaillir, et c'est ce qui s'est déjà quelque peu produit dans les deux dernières décennies. Pour un philosophe tant soit peu informé, les travaux de Simondon, sur la technique, sur l'individuation, ça existe. Y compris au CEA...

Pas besoin de refaire le dessin. En cherchant à m'annihiler au début des années 50, la réaction bourgeoise m'a manqué, en ce sens que j'ai su faire de cette répression une stimulation très forte pour autre chose, qui a été ma vie de militant communiste et de

philosophe marxiste... Mais en même temps elle n'a pas tout perdu : en me barrant de façon absolue l'accès au supérieur, elle m'a condamné à ne pas pouvoir *faire œuvre* au sens reçu de la chose. Condamnation à perpétuité... Soixante ans après, tout mon travail demeure en-deçà de la ligne de flottaison médiatico-savante. Et même si ça paraît peu croyable au premier abord, ça joue un rôle majeur même dans la façon dont mes proches amis intellectuels marxistes perçoivent mon travail. Pas un à ce jour n'a par exemple pensé que consacrer à l'ensemble de ce que j'ai produit en soixante ans une étude critique pouvait être une bonne idée. Voilà sans aucun doute une des importantes raisons pour quoi il y a une œuvre de Simondon, mais pas d'œuvre de Sève.

Ce qui me fait un peu drôle, dans le cas Simondon, c'est que je l'ai bien connu en sa jeunesse. Quand je suis arrivé en hypocagne à Lyon (le lycée du Parc étant encore occupé par la Kommandantur allemande, on était relégués sur la Croix-Rousse), lui était déjà cube, si je ne me trompe. Cube de forte réputation (de fait, il a intégré justement cette année 1944), mais réputation complexe... On savait qu'il était fort, mais en même temps on le voyait bizarre. Renfermé, solitaire, méditatif, avec des comportements assez étranges, on se disait « c'est un génie ou un dingue ? ou un peu les deux ? ». A la Croix-Rousse on couchait tous en un seul grand dortoir, avec extinction des feux à 10 heures, si je ne me trompe. Lui, il voulait continuer à lire et travailler. Alors, avec sa culture technique déjà notoire, il avait amené une batterie sous son lit, moyennant quoi il travaillait avec une loupiote sous son drap posé sur un arceau... Un « original »... Et son œuvre même a un peu ce parfum. Reste, si je peux me permettre de le dire, que si on veut avancer dans les arcanes de la dialectique, il me semble qu'il y a quand même davantage à prendre chez moi...